

# LIQUIDEZ LE VERGER

Alex R.



# Liquidez le Verger

*Par Alex R.*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Arrivée de l'Équarrisseur	4
Chapitre 2 : Le Court-Circuit	9
Chapitre 3 : L'Antre des Vieux Papiers	15
Chapitre 4 : La Loi de la Sève	20
Chapitre 5 : L'Ascension vers le Bleu	27
Chapitre 6 : La Mémoire du Chêne	33
Chapitre 7 : Le Silence assourdissant	38
Chapitre 8 : Le Secret des Souches	43
Chapitre 9 : Le Retour du Prédateur	49
Chapitre 10 : L'Audit de Sang	54
Chapitre 11 : La Liquidation Totale	59
Chapitre 12 : La Transplantation	65
Chapitre 13 : L'Héritage des Cimes	71

# Chapitre 1

## L'Arrivée de l'Équarrisseur

La suspension de l'Audi Q8 encaissait les nids-de-poule avec une souplesse que Marc-André Vasseur facturait huit cents euros l'heure. À chaque secousse, le cuir nappa gémissait sous son fessier, un bruit de luxe froissé qui était la seule musique supportable dans ce désert vertical. Dehors, la vallée de l'Ubaye défilait comme un mauvais film en noir et blanc, une succession de roches grisâtres et de sapins rachitiques. Pour le commun des mortels, c'était un paysage. Pour Marc-André, c'était une erreur de gestion. Des milliers d'hectares de capital dormant, une topographie obsolète qui ne servait qu'à ralentir le flux des capitaux.

Il jeta un coup d'œil à sa Patek Philippe. 14h22. Le timing était déjà serré. Dans quarante-huit heures, le protocole de cession devait être signé, les actifs transférés et la structure juridique de \*L'Héritage des Cimes\* démantelée avec la précision d'un scalpel industriel.

— Destination atteinte, annonça la voix synthétique du GPS.

Marc-André coupa le contact. Le silence qui suivit fut une agression. Pas de rumeur de moteur, pas de climatisation, juste le sifflement aigu dans ses oreilles, ce parasite permanent qu'il appelait son « indicateur de performance ». Plus l'enjeu était élevé, plus le sifflement était pur. Aujourd'hui, c'était un laser.

Il descendit de voiture. Ses souliers en veau velours rencontrèrent une boue grasse, un mélange de terre dégelée et de déjections animales. Il ne grimaça pas. Un prédateur ne se plaint pas de la boue avant la curée. Il ajusta sa veste de chez Anderson & Sheppard et balaya du regard ce qu'il était venu liquider.

La coopérative ressemblait à ce qu'elle était : un cadavre qui s'ignorait. Des bâtiments en pierre sèche, des toits en lauze qui menaçaient de s'effondrer sous le poids de leur propre archaïsme, et des serres artisanales dont le verre dépoli cachait le véritable trésor. Ce n'était pas le bois, ni le fromage, ni aucune de ces fadaïses pastorales qui l'avaient amené ici. C'était le code. Le code génétique de fleurs rares, des endémiques capables de synthétiser des molécules que les laboratoires de Bâle s'arrachaient déjà à prix d'or.

Il sortit son iPhone. Pas de réseau. Une barre de signal agonisante, puis le néant.

— Merde.

Il leva le téléphone vers le ciel gris, cherchant un satellite, une onde, n'importe quel lien avec le monde réel, celui où les chiffres bougent. Rien. L'orage magnétique annoncé par la météo n'était pas une métaphore. Il était seul dans une zone blanche, privé de ses algorithmes de valorisation en temps réel. Sans accès au terminal Bloomberg, il se sentait comme un chirurgien opérant avec un couteau à beurre.

Un homme sortit d'un hangar. Un colosse en bleu de travail, la peau tannée comme un vieux cuir de bureau. Il tenait une fourche avec une désinvolture qui suggérait qu'il savait s'en servir pour autre chose que du foin.

— Vous êtes Vasseur ? demanda l'homme. Sa voix avait le grain du gravier.

— Marc-André Vasseur. Cabinet Valois & Associés. J'ai rendez-vous avec la direction pour l'audit de clôture.

L'homme cracha au sol, à quelques centimètres des souliers à deux mille euros.

— La direction, c'est là-haut. Clémence vous attend. Mais si j'étais vous, je ferais

gaffe à la marche. C'est glissant pour les types de la ville.

— L'efficacité ne glisse pas, mon ami. Elle tranche. Où est le bureau ?

L'homme désigna une bâtisse plus haute que les autres, nichée contre la paroi rocheuse. Marc-André s'y dirigea, ignorant les regards hostiles qui commençaient à filtrer derrière les vitres encrassées. Il sentait l'adrénaline monter. C'était la phase qu'il préférait : l'inventaire avant la destruction. Identifier les actifs vitaux, isoler les passifs humains, et couper les branches mortes. Ici, les branches mortes portaient des noms et des prénoms. Tant pis pour elles.

Il entra dans le bâtiment principal. L'odeur le frappa immédiatement. Un mélange entêtant de camomille, de terre humide et de quelque chose de plus acide, de plus métallique. Une odeur de laboratoire déguisée en herboristerie.

Au fond de la pièce, derrière un bureau encombré de registres papier qui auraient dû être numérisés depuis une décennie, une femme l'observait. Clémence Arnaud. Trente ans, peut-être moins, mais des yeux qui semblaient avoir vu passer plusieurs siècles de hivers.

— Vous êtes en retard, dit-elle sans se lever.

— Les routes sont aussi mal entretenues que votre bilan comptable, répliqua Marc-André en posant sa mallette en cuir sur le seul coin de table libre. On va gagner du temps. J'ai le mandat de liquidation signé par vos créanciers. La coopérative est en cessation de paiements virtuelle depuis six mois. Je suis ici pour extraire la valeur résiduelle.

Clémence se leva. Elle était plus petite qu'il ne l'avait imaginé, mais elle dégageait une autorité physique qui ne devait rien aux titres de fonction.

— La valeur résiduelle ? Vous parlez des brevets sur l’Arnica montana des cimes ?

— Je parle de tout ce qui est monétisable. Les brevets, les souches de semences, les protocoles d’extraction. Le reste — les murs, les outils, le personnel — sera liquidé pour couvrir les frais de procédure. C’est une opération de nettoyage, Clémence. Rien de personnel.

— Rien de personnel, répéta-t-elle avec un sourire sans chaleur. Vous venez ici pour arracher le cœur de cette vallée et vous appelez ça du nettoyage.

Marc-André ouvrit son ordinateur portable. L’écran resta noir. Pas de Wi-Fi. Il soupira, une pointe d’agacement perçant son masque de flegme.

— Écoutez, Arnaud. On peut faire ça de deux manières. Soit vous collaborez, vous me donnez accès aux registres de semences et vous signez les transferts de propriété intellectuelle, et vous repartez avec un chèque de sortie décent. Soit je fais venir les huissiers et la gendarmerie, et vous finissez à la rue avec vos fleurs séchées.

Il fit une pause, fixant ses yeux de prédateur dans les siens.

— Votre « Héritage » est une anomalie économique. Un anachronisme. Le monde n’a pas besoin de paysans qui murmurent à l’oreille des plantes. Il a besoin de principes actifs purs pour des marchés mondiaux. Vous êtes assise sur une mine d’or et vous essayez de la cultiver avec une truelle. C’est un crime contre le profit.

Clémence s’approcha de lui. Elle sentait la pluie et la sauge. Une odeur organique, brutale, qui heurta les sens de Marc-André, habitués au parfum de synthèse et à l’air filtré des tours de la Défense.

— Vous ne comprenez pas où vous êtes, Vasseur. Ici, vos chiffres ne valent rien. L’orage qui arrive ne va pas seulement couper votre téléphone. Il va geler les routes,

bloquer les cols et transformer cette vallée en forteresse. Vous avez quarante-huit heures pour obtenir ma signature ? Je vous en donne vingt-quatre pour ne pas devenir fou.

— Les menaces environnementales ne figurent pas dans mes clauses de risque, dit-il en sortant un stylo Montblanc. Où sont les registres ?

— Dans la serre numéro 4. Celle qu'on appelle le Verger. Mais je vous préviens, le chemin est boueux.

Marc-André ramassa ses affaires. Il avait vu des PDG de multinationales s'effondrer pour moins que ça. Cette femme n'était qu'un levier de plus à actionner. Il suffisait de trouver le point de rupture.

— Je trouverai mon chemin, dit-il en se dirigeant vers la sortie. Et gardez votre café. Je ne bois que ce que je peux tracer.

Il sortit. Le ciel était passé du gris au noir d'encre. Le vent s'était levé, un courant d'air glacial qui s'engouffrait dans la vallée comme dans un goulot d'étranglement. Marc-André sentit un frisson parcourir son échine. Ce n'était pas la peur, se rassura-t-il. C'était juste l'impatience de finir le job.

Il regarda sa montre. Le sifflement dans ses oreilles redoubla d'intensité. Pour la première fois de sa carrière, il eut l'impression que le silence de la montagne n'était pas une absence de bruit, mais une présence qui l'observait, calculant sa propre valeur marchande. Et dans ce calcul-là, Marc-André Vasseur n'était pas certain d'être dans la colonne des actifs.

# Chapitre 2

## Le Court-Circuit

Le rectangle de titane dans sa main gauche vibra une dernière fois avant de s'éteindre. Un spasme électrique, une agonie numérique en 120 hertz, puis le noir. Marc-André pressa le bouton latéral avec l'insistance d'un trader en plein krach. Rien. L'écran restait une dalle de verre inerte, un miroir sombre renvoyant l'image de son propre agacement.

— Merde.

Il leva le bras, cherchant une barre de réseau comme on cherche de l'oxygène dans une pièce enfumée. Le ciel de l'Ubaye n'était plus un décor, c'était une menace. Les nuages s'étaient soudés en une plaque de plomb électrisée. L'air saturé d'ozone lui piquait les narines. C'était l'odeur d'un court-circuit à l'échelle planétaire.

Il atteignit sa berline allemande garée en contrebas de la coopérative. Un pur produit d'ingénierie, soixante-douze microprocesseurs dédiés à son confort et à sa sécurité. Il effleura la poignée sensitive. Rien. Le système de déverrouillage par proximité était mort. Il dut sortir la clé physique, une procédure archaïque qui lui parut aussi humiliante que de demander son chemin.

À l'intérieur, l'habitacle sentait le cuir neuf et le silence de mort. Il pressa le bouton de démarrage. Le tableau de bord s'alluma dans un sapin de Noël frénétique, les aiguilles virtuelles oscillant comme des boussoles au-dessus d'un gisement de magnétite, avant de s'éteindre dans un sifflement sec. Un condensateur venait de rendre l'âme.

Marc-André frappa le volant du plat de la main. Le coût d'opportunité de cette panne grimpa à chaque seconde. À Londres, l'équipe de \*due diligence\* attendait ses instructions pour lancer l'OPA hostile sur le laboratoire qui convoitait les brevets de \*L'Héritage des Cimes\*. Chaque minute de silence radio était une faille dans laquelle la concurrence pouvait s'engouffrer. Le temps n'était pas de l'argent ; il était le levier. Et sans levier, Marc-André n'était qu'un homme en costume de luxe coincé dans une boîte de conserve de deux tonnes.

L'orage éclata. Ce n'était pas une averse, c'était un bombardement. Des grêlons de la taille de billes d'acier martelèrent la carrosserie. Le pare-brise devint une paroi opaque. Dehors, la visibilité était tombée à zéro. La vallée venait de se refermer sur lui comme une cellule de haute sécurité.

Il tenta d'analyser la situation.

Actifs : Sa montre mécanique (toujours à l'heure), son cerveau (encore fonctionnel), son portefeuille (inutile ici).

Passifs : Isolement total, véhicule hors d'usage, environnement hostile, cible non coopérative.

Le diagnostic était sans appel : il était en situation de défaut de paiement logistique.

Il sortit de la voiture, protégeant son crâne avec sa mallette en cuir. La pluie glacée traversa son veston en quelques secondes, ruinant trois mille euros de laine peignée. Il remonta vers le bâtiment de la coopérative, ses chaussures de ville glissant sur la boue qui commençait à saturer le chemin. Il n'avait plus l'allure d'un prédateur. Il ressemblait à un naufragé de la City.

Il poussa la porte de la grange. L'odeur de plantes séchées le frappa de nouveau, plus lourde, plus organique. Clémence Arnaud était là, debout près d'une table de tri en bois massif. Elle ne parut pas surprise de le voir revenir. Elle tenait une lampe à pétrole à la main. La lueur vacillante accentuait les angles de son visage, transformant la "gardienne" en une figure d'autorité médiévale.

— Les serveurs sont tombés, dit-il, la voix un peu trop haute pour couvrir le fracas du tonnerre. Je dois passer un appel. Une ligne fixe. Maintenant.

Clémence posa la lampe. Le métal tinta contre le bois.

— L'orage a grillé le transformateur en bas de la vallée. Et les lignes de cuivre sont à terre depuis le dernier éboulement. On ne répare plus, ici. On s'adapte.

— C'est ridicule. On est en France, pas dans le bush australien. Il y a forcément un protocole de secours. Une antenne satellite ? Un relais ?

Elle esquissa un sourire qui n'avait rien de bienveillant. C'était le sourire d'un créancier qui voit son débiteur s'enfoncer.

— Le protocole, c'est d'attendre que ça passe. Bienvenue dans le monde réel, Monsieur Vasseur. Celui où on ne peut pas racheter le beau temps.

Marc-André s'approcha d'elle, ignorant l'eau qui dégoulinait de son nez sur sa chemise de chez Charvet.

— Écoutez-moi bien. J'ai des engagements financiers qui se chiffrent en dizaines de millions. Si je ne valide pas le transfert des actifs avant la clôture des marchés à New York, votre petite coopérative ne sera pas seulement liquidée, elle sera rasée. Je n'ai pas besoin de leçons de vie, j'ai besoin d'un téléphone.

— Et moi, j'ai besoin que mes fleurs ne gèlent pas, répliqua-t-elle sans ciller. L'orage magnétique a dérégulé les capteurs de température des serres hautes. Si les volets ne s'ouvrent pas manuellement, la récolte de l'année est perdue. Vos millions ne feront pas repousser la \*Gentiana lutea\*.

Elle lui tendit une paire de gants en cuir épais, usés, imprégnés de graisse et de terre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

— Votre ticket d'entrée. Le seul levier qu'il vous reste. Aidez-moi à sauver les serres, et je vous prêterai la mule pour descendre au village demain matin. S'il n'y a pas d'éboulement.

Marc-André regarda les gants, puis ses propres mains. Des mains qui n'avaient jamais rien soulevé de plus lourd qu'un dossier de fusion-acquisition ou un verre de cristal. Il analysa le ratio risque/bénéfice. Rester ici à attendre que ses acouphènes le rendent fou dans le noir, ou accepter un marché de dupes pour une chance de retrouver du réseau.

— Vous essayez de me soumettre, constata-t-il froidement. C'est une technique de négociation de base. Créer un besoin artificiel pour forcer une concession.

— Non, Monsieur Vasseur. J'essaie de vous rendre utile. C'est une notion que vous semblez avoir oubliée.

Le tonnerre fit vibrer les murs de pierre. La lumière de la lampe à pétrole vacilla. Dans ce demi-jour, Clémence Arnaud n'était plus une paysanne entêtée, elle était la force du marché. Elle détenait l'offre, il représentait une demande désespérée.

Il arracha les gants de ses mains.

— Montrez-moi ces serres. Mais que ce soit clair : chaque minute passée dans la boue sera facturée à votre coopérative au prix fort lors de la restructuration.

— On verra ce qu'il reste à facturer demain, répondit-elle en se dirigeant vers le fond de la grange.

Ils sortirent par une porte latérale. Le vent les percuta de plein fouet. Marc-André sentit ses chaussures s'enfoncer dans une mélasse noire et collante. Sa montre indiquait 18h45. À Wall Street, la cloche allait bientôt sonner. Ici, le temps s'était arrêté, remplacé par une urgence biologique qu'aucun algorithme n'avait prévue.

Il suivit la silhouette de Clémence dans la pente. Il n'y avait plus de graphiques, plus de flux de trésorerie, plus de projections à cinq ans. Il n'y avait que le poids de ses pas et le sifflement dans ses oreilles qui, pour la première fois, semblait s'accorder au hurlement du vent. Le prédateur était devenu un ouvrier. Et dans le grand livre de comptes de la montagne, sa valeur marchande venait de s'effondrer sous le prix du cours du fumier.

Ils atteignirent la première structure de verre. Elle brillait sous les éclairs comme un diamant brut perdu dans le chaos.

— Tirez sur cette chaîne ! cria Clémence par-dessus le vacarme.

Marc-André saisit le métal froid. Il tira. Ses muscles protestèrent immédiatement. La chaîne était rouillée, résistante. Il dut y mettre tout son poids, celui de son corps d'urbain sédentaire, celui de sa rage contenue. Le mécanisme grinça, une plainte métallique qui résonna dans toute la vallée.

— Plus fort !

Il grogna, une expiration sauvage qui n'avait rien de professionnel. Le volet de la serre pivota lentement, libérant une vapeur chaude et parfumée qui se heurta à la pluie glacée. À cet instant précis, Marc-André Vasseur ne pensait plus aux brevets moléculaires de Big Pharma. Il pensait à la friction du fer contre sa paume, à l'acide lactique qui brûlait ses bras, et à l'idée terrifiante que, si cette chaîne cassait, il n'aurait absolument rien d'autre à offrir au monde que son silence.

L'orage redoubla d'intensité. Le court-circuit était total. La civilisation était à des années-lumière, et l'Équarrisseur venait de comprendre que, dans cette transaction-là, c'était lui qu'on était en train de démanteler.

# Chapitre 3

## L'Antre des Vieux Papiers

L'adrénaline est une ressource épuisable. Marc-André sentit la sienne s'évaporer en même temps que la vapeur de la serre. Ses mains tremblaient, un spasme nerveux qu'il dissimula en enfonçant ses poings dans les poches de son veston à trois mille euros. Il avait l'air d'un naufragé de la haute finance égaré dans un potager.

— Félicitations, lâcha Clémence. Vous venez de découvrir le concept de travail manuel. C'est mauvais pour le brushing, mais ça évite aux plantes de crever de chaud.

Elle ne le regardait pas. Elle rangeait déjà des outils, des gestes précis, économes, une optimisation de mouvement qui aurait fait bander un consultant de chez McKinsey. Marc-André reprit son souffle, l'air froid de l'Ubaye lui brûlant les poumons.

— On perd du temps, Arnaud. L'orage a grillé mon téléphone, pas mon mandat. Je suis ici pour l'audit des actifs immatériels. Les brevets moléculaires, les séquençages de la \*Gentiana lutea\*. Où est votre salle des serveurs ?

Clémence s'arrêta. Elle tourna la tête vers lui, un sourire en coin qui n'avait rien de bienveillant. C'était le sourire d'un créancier qui sait que son débiteur est insolvable.

— Suivez-moi. Mais évitez de glisser. Si vous vous brisez le cou, l'assurance ne couvre pas les nuisibles.

Elle bifurqua vers un bâtiment en pierre de taille, une ancienne bergerie dont les murs semblaient assez épais pour résister à une frappe tactique. Marc-André la suivit, ses souliers en cuir de veau dérapant sur le schiste mouillé. Il analysait la structure :

toiture en lauze, charpente d'époque, aucune antenne satellite visible. Un cauchemar logistique. Pour Big Pharma, ce lieu n'était qu'une anomalie statistique à raser pour y installer un laboratoire stérile.

Elle sortit un trousseau de clés massif. Pas de badge RFID, pas de lecteur biométrique. Juste du fer forgé et de la friction. Elle ouvrit une porte lourde qui grinça comme une condamnation à mort.

— Bienvenue dans le Cloud, dit-elle en s'effaçant.

Marc-André entra. L'odeur le frappa en premier. Pas l'ozone des salles de serveurs climatisées, pas le plastique chauffé des processeurs. C'était une odeur de terre sèche, de cire d'abeille et de décomposition lente. Une odeur de temps qui s'arrête.

Il chercha des yeux les baies de stockage, les câbles Ethernet, les onduleurs. Rien.

La pièce était une nef de pierre, sombre, éclairée par la lueur blafarde de l'orage à travers de hautes meurtrières. Du sol au plafond, des étagères en chêne ployaient sous le poids de milliers de registres. Des volumes reliés de cuir, de toile, de carton bouilli. Certains étaient si vieux que leur dos s'effritait en poussière dorée sous l'effet des courants d'air.

— C'est une blague ? demanda Marc-André. Sa voix résonna, vide de son assurance habituelle.

— L'Héritage des Cimes ne plaisante jamais avec la traçabilité, répondit Clémence. Elle s'approcha d'une étagère et en sortit un volume massif. Elle le posa sur une table de lecture en bois brut. La poussière dansa dans l'air, une nuée de particules qui fit éternuer le liquidateur.

— Santé, grinça-t-elle.

Marc-André s'approcha de la table. Il ouvrit le registre. Ses yeux cherchèrent des colonnes, des chiffres, des codes-barres. Il ne trouva qu'une calligraphie serrée, à l'encre ferrogallique, datée de 1842.

\*« Parcelle du Vallon des Morts. Observation sur la mutation de la racine. Résistance accrue au gel de mars. Croisement effectué le 14. »\*

Il tourna les pages, fébrile. C'était partout la même chose. Des croquis botaniques d'une précision chirurgicale, des annotations en latin, des diagrammes de floraison dessinés à la main, des dates, des noms de familles disparues.

— Où est la base de données numérique ? explosa-t-il. Où sont les fichiers Excel ? Les scans ? Les séquençages exportables en format CSV ?

— Il n'y en a pas, dit Clémence, les bras croisés. On ne numérise pas le vivant, Vasseur. On l'observe. On le note. On le transmet. Ce que vous appelez des « actifs immatériels », ce sont deux siècles d'échecs et de réussites consignés ici. Chaque page est un brevet. Mais pour le lire, il faut savoir de quoi on parle.

Marc-André sentit un vertige froid. Il voyait des milliards d'euros s'évaporer dans la poussière de cette cave. Big Pharma attendait des algorithmes, des cibles thérapeutiques prêtes à être injectées dans des pipelines de production. Ils voulaient de la donnée propre, binaire, exploitable immédiatement.

Ici, la donnée était organique. Elle était cryptique. Elle était protégée par une barrière technologique infranchissable : l'absence totale de technologie.

— C'est inauditable, murmura-t-il. Il me faudrait une armée de documentalistes et six mois de travail pour extraire la moindre valeur marchande de ce bordel.

— Alors vous avez un problème, dit Clémence en s’approchant de lui. Elle était si près qu’il sentait l’odeur de la pluie sur sa veste. Parce que le contrat de cession stipule que vous devez valider l’inventaire avant de liquider la structure. Et l’inventaire, c’est ça. Chaque ligne. Chaque graine.

Il pointa un doigt accusateur vers les étagères.

— Vous avez fait exprès. C’est une stratégie d’obstruction. Vous avez enterré l’information sous de la paperasse médiévale pour décourager les acheteurs. C’est malin, Arnaud. Très malin. Mais je vais vous dire comment ça va se passer : je vais faire venir des scanners industriels, je vais tout numériser par reconnaissance de caractères et vos petits secrets finiront dans un serveur à Francfort avant la fin du mois.

Elle ne cilla pas.

— L’orage a coupé la seule route d’accès. Les lignes téléphoniques sont au sol. Le réseau mobile est mort. Vous êtes coincé ici avec moi, vos chaussures de luxe et deux cents ans de manuscrits que vous êtes incapable de déchiffrer.

Elle tapa du plat de la main sur le registre ouvert.

— Vous voulez liquider ? Liquidez. Mais commencez par lire. Page une. 1789. On a commencé à noter quand les têtes ont commencé à tomber. C’est une tradition locale.

Marc-André regarda la pièce. Il analysa le rapport de force. Il était le prédateur, mais il venait de tomber dans une fosse à l’ancienne, un piège analogique où ses outils habituels — le bluff, la vitesse, la technologie — n’avaient aucune prise.

Le silence de la montagne s’engouffra dans la pièce, interrompu seulement par le tonnerre lointain. Ses acouphènes revinrent, un sifflement aigu, insupportable.

— Donnez-moi une lampe, dit-il, la mâchoire contractée.

— Pourquoi faire ?

— Pour faire mon boulot. Si je dois lire chaque ligne de ce tas de compost pour trouver ce que mes clients veulent, je le ferai. Je ne repars pas d'ici sans avoir extrait la moelle de votre verger.

Clémence lui tendit une lampe à huile, un objet en cuivre dont la mèche fumait déjà.

— Faites attention, Vasseur. Le papier est sec. Une étincelle, et votre commission de sortie part en fumée.

Elle se dirigea vers la porte, s'arrêtant sur le seuil.

— Ah, j'oubliais. Le registre que vous tenez traite des poisons. Les anciens les utilisaient pour réguler la population de loups. Ou de visiteurs trop pressés. Évitez de vous lécher les doigts pour tourner les pages.

Elle sortit et referma la porte. Le verrou tourna avec un bruit de guillotine.

Marc-André resta seul dans la pénombre, la lampe à la main. Il regarda l'immensité des étagères. Il n'était plus un expert en fusion-acquisition. Il était un archéologue forcé de fouiller sa propre tombe financière. Il s'assit sur le banc de bois dur, ouvrit son carnet de notes vierge et écrivit un seul mot en tête de page : \*Friction\*.

Il posa la lampe près du papier jauni. L'encre semblait briller sous la flamme, des secrets moléculaires protégés par l'ombre des siècles. Il commença à lire. La première ligne parlait d'une fleur qui ne poussait que dans le sang des glaciers.

À l'extérieur, la pluie continuait de noyer le monde moderne, laissant Marc-André Vasseur seul face à la seule chose qu'il n'avait jamais appris à gérer : le passé.

# Chapitre 4

## La Loi de la Sève

Quatre heures du matin. L'obscurité dans la grange avait la consistance du goudron. Marc-André Vasseur ne dormait pas. Il n'avait jamais su dormir sans le ronronnement d'un serveur informatique ou le défilement des cotations de Singapour sur son smartphone. Ici, le silence était une agression. Ses acouphènes sifflaient une note cristalline, un "la" pur qui lui vrillait le crâne. Il fixa la lampe à huile. Un vestige. Un anachronisme. Comme tout ce qui l'entourait.

Il ouvrit le premier registre. \*L'Héritage des Cimes, Volume XIV : Les Alcaloïdes du Gel.\*

Ses doigts, habitués au contact froid du magnésium des ordinateurs, glissèrent sur le cuir craquelé. Il ne voyait pas des plantes. Il voyait des actifs dormants. Chaque page était une ligne de code biologique. Il commença son audit mental. Dans le monde de Marc-André, tout est une question de conversion. Une fleur rare n'est qu'une promesse de brevet. Un brevet est un monopole. Un monopole est une rente. Et la rente est la seule forme de divinité qu'il reconnaissait.

— Page 12 : \*Aconit Napel\*. Toxicité létale. Potentiel neuro-inhibiteur.

— Page 48 : \*Genciane Lutea\*. Propriétés enzymatiques. Marché des compléments alimentaires : 4 milliards de dollars. Croissance annuelle : 7 %.

Il griffonna des chiffres dans son carnet. Son écriture était une suite de vecteurs agressifs. Il calculait les rendements à l'hectare, les coûts d'extraction moléculaire, les marges brutes après rachat des droits de propriété intellectuelle. Le plan était limpide : liquider la coopérative, raser les structures obsolètes, et transformer cette vallée en

un laboratoire à ciel ouvert sous contrôle de \*Global Bio-Tech\*. Un "asset stripping" chirurgical.

La porte grinça. Clémence Arnaud se tenait sur le seuil. Elle portait une veste en laine bouillie et des bottes couvertes de terre fraîche. Elle ne dit rien. Elle posa simplement une tasse d'infusion sombre sur la table. L'odeur était âcre, terreuse.

— Vous avez fini de compter les cadavres ? demanda-t-elle. Sa voix était un râpeux mélange de fatigue et de mépris.

— Je valorise votre patrimoine, Clémence. C'est ce que je fais. Je transforme le chaos en chiffres. Vos registres sont une mine d'or, mais vous les gérez comme une épicerie de village. Vous perdez 90 % de la valeur ajoutée en refusant l'industrialisation.

Elle s'approcha, ses yeux fixés sur les calculs de Marc-André. Elle pointa du doigt une colonne de chiffres.

— Ça, c'est quoi ?

— L'EBITDA prévisionnel sur cinq ans après optimisation des cycles de floraison par stimulation hormonale.

Elle eut un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Un sourire de prédateur qui regarde une proie s'enfermer dans son propre piège.

— Ici, la seule hormone qui compte, c'est le soleil. Et il ne prend pas d'ordres de vos algorithmes. Vous voulez lire nos secrets ? Très bien. Mais la connaissance a un prix. Dans cette vallée, on ne consomme pas sans produire.

Elle referma brutalement le registre. Marc-André sentit une pointe d'agacement. Le temps était sa ressource la plus précieuse, et elle venait de lui en voler une poignée.

— Quel est le deal ? demanda-t-il, la voix sèche.

— La Loi de la Sève. Pour chaque heure passée à fouiller dans nos livres, vous passerez une heure dans le verger. Travail manuel. Pas de gants. Pas de téléphone. Juste vous et la terre.

Marc-André regarda ses mains. Des mains de chirurgien de la finance. Des mains qui n'avaient jamais rien soulevé de plus lourd qu'un dossier de fusion-acquisition de six cents pages.

— C'est inefficace, Clémence. Mon taux horaire est de deux mille euros. Vous pourriez embaucher dix ouvriers pour le prix d'une de mes heures.

— Vos euros ne font pas pousser les racines, Marc-André. Ici, votre valeur marchande est nulle. Soit vous travaillez, soit je brûle les registres devant vous. Maintenant.

Il scruta son visage. Elle ne bluffait pas. C'était une prise d'otages. Un levier de négociation archaïque, mais efficace. Il se leva, ajusta ses lunettes en titane.

— Très bien. Montrez-moi votre "chaîne de production".

Cinq heures du matin. Le verger était une pente abrupte, noyée dans une brume qui collait aux poumons. Le froid mordait à travers son costume gris. Clémence lui tendit une pioche et désigna une rangée de terrasses de pierre sèche qui s'effondraient sous le poids de l'humidité.

— Les rigoles d'irrigation sont bouchées par le limon de l'orage. Si l'eau stagne, les racines des \*Arnica\* pourrissent. Creusez. Nettoyez. Dégagez les pierres.

Marc-André frappa le sol. Le choc remonta le long de ses bras, une décharge

électrique qui fit vibrer ses dents. La terre était un bloc de béton froid. Il frappa à nouveau. Rien. Juste une étincelle contre le schiste.

— L'angle est mauvais, lança Clémence sans se retourner. Elle maniait sa propre pelle avec une fluidité insultante. Vous essayez de dominer la terre. Il faut l'ouvrir.

Il ignora le conseil. Il accéléra la cadence. Il traitait la rigole comme un dossier hostile. Frapper. Tirer. Évacuer. À la trentième minute, ses poumons brûlaient. À la soixante-dixième, ses paumes étaient en feu. Il sentit la première ampoule éclater, le liquide chaud se mélangeant à la sueur froide. Il ne s'arrêta pas. S'arrêter, c'était admettre que le terrain avait gagné.

Le cynisme était son moteur. \*Regarde-toi, Vasseur. L'homme qui a démantelé des fleurons de l'aéronautique est en train de curer de la boue pour une paysanne.\*

Pourtant, au milieu de l'effort, quelque chose changea. Le bruit de la pioche devint régulier. Un métronome. Ses acouphènes semblèrent se synchroniser avec le rythme de l'acier contre la pierre. Il n'analysait plus. Il exécutait. Le flux. Le fameux "flow" que les gourous de la Silicon Valley tentaient de vendre en capsules, il le trouvait dans la résistance brute du sol.

Vers huit heures, Clémence s'arrêta. Elle observa le travail. La rigole était dégagée sur dix mètres. Le tracé était irrégulier, mais l'eau commençait à s'écouler, un filet noir emportant les débris.

— Pas mal pour un parasite de la City, lâcha-t-elle.

Elle lui tendit un morceau de pain noir et un bout de fromage de chèvre qui sentait la bête. Marc-André le prit sans hésiter. Il mangea avec une voracité qui l'étonna lui-même. Le goût était violent, authentique. Pas de marketing. Pas de packaging. Juste de la calorie pure.

— On retourne aux livres ? demanda-t-il, les mains tremblantes.

— Une heure de lecture. Pas une minute de plus.

De retour dans la pénombre de la bibliothèque, Marc-André ouvrit le registre à la page de l' \*Arnica Montana\*. Ses yeux balayèrent les notes manuscrites. Il cherchait la faille, le point de rupture qui lui permettrait de finaliser la liquidation. Mais les mots commençaient à changer de sens. Ce qu'il avait pris pour de la poésie paysanne était en réalité une précision technique redoutable. Les dates de récolte étaient calculées selon des cycles de pression atmosphérique. Les dosages étaient des équations d'une complexité organique.

Il tomba sur une note en marge, datée de 1947 : \*« La plante ne donne son secret que si elle a souffert du gel. Le stress thermique déclenche la synthèse de l'hélénaline. Sans souffrance, pas de remède. »\*

Il s'arrêta. \*Sans souffrance, pas de remède.\* C'était une règle de gestion qu'il appliquait souvent aux entreprises qu'il rachetait. Il licenciat, il taillait dans le vif, il créait du stress pour générer de la valeur. Mais ici, le stress n'était pas financier. Il était biologique. Vital.

Il regarda ses mains. La boue avait séché sous ses ongles. Le sang des ampoules avait taché le papier jauni du registre. Il venait de marquer l'actif de son propre ADN.

— Vous cherchez le brevet ? demanda Clémence, assise dans un coin d'ombre, observant son manège.

— Je cherche la structure de coût de votre résilience, répondit-il sans lever les yeux. Pourquoi cette coopérative survit-elle alors que toutes les autres ont été absorbées ?

— Parce qu'on ne vend pas le produit, Marc-André. On vend le temps qu'il a fallu pour le créer. Votre monde veut tout, tout de suite. Nous, on attend que la sève monte. Vous ne pouvez pas racheter le temps. C'est la seule chose qui n'a pas de prix.

Marc-André ferma le livre. Il sentit une tension monter dans sa poitrine. Un conflit d'intérêts massif. Son mandat était clair : liquider. Mais son instinct de prédateur lui soufflait une autre stratégie. On ne liquide pas une source de jeunesse éternelle. On la protège. On l'isole. On s'en approprie l'exclusivité.

— Votre structure juridique est une passoire, dit-il d'un ton sec, retrouvant son masque de requin. N'importe quel cabinet d'avocats de second rang pourrait briser vos statuts en une semaine. Vous êtes vulnérables.

— Et vous êtes épuisé, répliqua-t-elle. Allez dormir. Demain, on attaque la taille des pommiers. C'est plus technique. Si vous coupez mal, l'arbre meurt. Si vous coupez trop peu, il s'épuise.

— Comme une entreprise en restructuration, murmura-t-il.

— Non. Comme un être vivant.

Il monta à l'étage, dans la petite chambre spartiate qu'on lui avait assignée. Il s'allongea sur le matelas de laine. Ses muscles hurlaient. Ses mains le brûlaient. Il ferma les yeux. Pour la première fois depuis des années, le sifflement dans ses oreilles s'était tu. Le silence n'était plus une menace. C'était un espace vide. Un bilan comptable à zéro.

Il s'endormit en pensant à la Loi de la Sève. Il était venu pour démanteler un verger. Il commençait à comprendre qu'il était en train de se faire greffer. Et la transplantation, dans son monde, était toujours une opération à haut risque.

À l'extérieur, la pluie avait cessé. Dans la terre fraîchement remuée par l'homme en costume, les graines attendaient leur heure. Le cycle continuait, indifférent aux dividendes et aux pertes. Marc-André Vasseur, l'Équarrisseur, n'était plus qu'un rouage dans une mécanique qui le dépassait. Un actif parmi les autres. En attente de valorisation.

# Chapitre 5

## L'Ascension vers le Bleu

Le cuir de veau pleine fleur ne négocie pas avec la glaise. À chaque pas, mes richelieus sur mesure s'enfonçaient de trois centimètres dans une boue noire, grasse, qui semblait vouloir absorber mes sept cents euros d'investissement par chaussure. Un audit de terrain n'avait jamais été aussi coûteux. Clémence Arnaud marchait dix mètres devant moi, sans un regard en arrière, son rythme calé sur une horloge interne que mes algorithmes de performance ne parvenaient pas à décoder.

— On perd quarante minutes sur l'horaire prévu, lançai-je entre deux inspirations saccadées. À ce rythme, la fenêtre d'opportunité pour le relevé de densité sera fermée avant qu'on atteigne le plateau.

Elle s'arrêta net, pivotant sur ses talons de cuir brut. Elle ne transpirait pas. Son métabolisme ignorait l'effort, ou alors elle gérait ses ressources énergétiques avec une discipline que j'aurais enviée chez un trader de matières premières.

— La montagne n'est pas une place boursière, Vasseur. Ici, le temps ne s'achète pas. Il se subit. Si vous voulez voir l'Aconit dans son état natif, il faut monter. Le stock ne descendra pas vous saluer.

Je jetai un regard à ma montre. 1600 mètres d'altitude. Mon rythme cardiaque flirtait avec les 140 battements par minute. Un risque cardiovasculaire inutile pour une vérification d'inventaire. Mais le dossier "Liquidez le Verger" exigeait une preuve de concept physique. Big Pharma ne rachetait pas des promesses, ils rachetaient des molécules stabilisées. Et ces molécules dormaient là-haut, dans le "Champ des Reines".

— Votre coopérative est un gouffre logistique, repris-je en reprenant ma marche, mes poumons brûlant comme si j'avalais du verre pilé. Vous produisez à un coût marginal délirant. L'extraction sur site est une aberration économique. Pourquoi ne pas avoir délocalisé la culture en plaine ?

— Parce que le principe actif s'effondre en dessous de 1500 mètres. Vous voulez le brevet ? Vous prenez la pente qui va avec. C'est le prix du levier, non ? C'est comme ça que vous dites ?

Elle avait raison. Le levier. Utiliser une force minimale pour obtenir un résultat maximal. Ici, la force, c'était la pression atmosphérique et le froid. La plante synthétisait sa propre défense, un poison d'une pureté chirurgicale, parce que l'environnement était hostile. Pas d'hostilité, pas de toxine. Pas de toxine, pas de profit.

Le sentier se resserra. À ma gauche, un ravin qui ne figurait sur aucun de mes graphiques Excel. À ma droite, une paroi rocheuse suintante. Mes mains, habituées au contact froid du titane et du verre tactile, s'écorchèrent contre le calcaire alors que je cherchais un point d'appui. Le sang qui perla sur mes phalanges était un passif net. Une perte sèche de confort.

— On y est, dit-elle enfin.

Nous débouchâmes sur un cirque naturel, une arène de pierre suspendue entre deux pics. Le vent y soufflait avec une violence de rachat hostile. Devant nous, une mer de bleu électrique. Des milliers de hampes florales, dressées comme des lances, oscillant sous les rafales. L'*Aconitum napellus*.

Je m'approchai, oubliant un instant la ruine de mes chaussures. C'était une armée. Une infrastructure biologique d'une densité effrayante. Je sortis mon terminal, tentant

désespérément de capter un signal satellite pour lancer une analyse de spectrométrie par photo. Rien. L'écran restait désespérément vide.

— Pas de réseau, ricana Clémence. Vous allez devoir utiliser vos yeux. C'est un capteur assez fiable, en général.

Je m'accroupis. La terre était saturée d'eau, une éponge glacée. Je tendis la main vers une fleur, attiré par la géométrie parfaite de son casque bleu.

— Ne touchez pas, ordonna-t-elle, sa voix claquant comme un coup de fouet.

Je suspendis mon geste.

— C'est l'actif que je viens racheter, Arnaud. J'ai besoin de tester la résistance de la tige.

— Touchez-la sans gants et votre système nerveux central déposera le bilan en moins de deux heures. Une paralysie respiratoire. Un crash systémique total. C'est la Reine des poisons, Vasseur. Elle ne négocie pas ses dividendes. Elle tue ceux qui essaient de la cueillir sans respecter le protocole.

Je retirai ma main, une décharge d'adrénaline remplaçant la fatigue. Je regardai le champ avec un œil neuf. Ce n'était pas un verger. C'était un coffre-fort à ciel ouvert, rempli d'armes chimiques naturelles. La valeur marchande de ce plateau, une fois transformée en alcaloïdes pour les traitements cardiaques de nouvelle génération, se chiffrait en dizaines de millions d'euros. Mais pour l'instant, ce n'était qu'une menace bleue dans un écrin de boue.

— Vous voyez ce que vous vouliez voir ? demanda-t-elle, les bras croisés.

— Je vois un stock mal sécurisé, répondis-je, mon cynisme reprenant le dessus.

N'importe quel concurrent pourrait envoyer un hélicoptère et piller la récolte en une nuit.

— Essayez. Le vent dans ce couloir briserait les pales de votre hélicoptère avant qu'il puisse se poser. La nature est une barrière à l'entrée que vos consultants n'ont pas intégrée dans leur business plan.

Je me relevai, mes genoux craquant sous l'effort. Le silence de la montagne revint frapper mes tympan. Mes acouphènes, ces sifflements permanents qui rythmaient mes nuits à Londres et Paris, avaient disparu. Le vide acoustique était total. C'était une anomalie. Dans mon monde, le silence signifie que le marché est mort. Ici, c'était le signe d'une puissance en attente.

Je regardai mes mains sales, mes chaussures détruites, et ce champ de poison valant une fortune. J'étais le prédateur, l'homme envoyé pour démanteler cette structure et la vendre à la découpe. Mais debout dans cette boue, entouré par des fleurs capables de m'arrêter le cœur sur un simple contact, je réalisai que mon influence était nulle. Mon costume ne me protégeait pas. Mon compte en banque n'intimidait pas la roche.

— On redescend, dis-je brusquement. J'ai assez d'éléments pour la valorisation.

— Vous êtes sûr ? Vous n'avez pas encore vu les racines. C'est là que se concentre le capital.

— Je connais le principe des actifs cachés, Arnaud. On bouge. Avant que la lumière ne baisse.

La descente fut un calvaire de glissades et de calculs mentaux. À chaque pas, je dévaluais la coopérative dans ma tête pour compenser l'effort physique qu'elle m'imposait. C'était une tactique de négociation interne. Plus j'en bavais, plus le prix d'achat devait baisser. C'était la prime de risque.

Arrivés au refuge, la nuit tombait comme un rideau de fer sur une usine en faillite. Clémence me tendit une bassine d'eau tiède et un morceau de savon de Marseille.

— Nettoyez-vous. La sève est volatile. Si vous vous frottez les yeux avec ce que vous avez sur les mains, vous ne verrez pas le contrat demain matin.

Je m'exécutai en silence. L'eau devint noire instantanément. Je regardai le reflet de mon visage dans la surface trouble. Les traits étaient tirés, les yeux injectés de sang par l'effort. Je ne ressemblais plus à l'Équarrisseur. Je ressemblais à un ouvrier après son quart.

— Demain, on passe aux chiffres, dis-je sans lever les yeux. Je veux les registres de semences depuis 1998. Chaque gramme doit être tracé.

— Les registres sont à la cave, dit-elle en s'éloignant vers la cuisine. Mais ne vous attendez pas à des feuilles de calcul. C'est écrit à la main. Sur du papier qui a survécu à deux guerres.

Elle s'arrêta sur le seuil.

— Au fait, Vasseur. Vos chaussures. C'était quoi ?

— Des Lobb. Pourquoi ?

— Parce qu'elles feront un excellent engrais. Le cuir, c'est de l'azote. C'est la seule valeur qu'elles auront jamais ici.

Elle disparut dans l'ombre. Je restai seul avec mes mains propres et mes oreilles vides de tout sifflement. Le silence de l'Ubaye commençait à devenir un actif toxique. Il me forçait à réfléchir. Et dans mon métier, réfléchir au-delà du prochain trimestre est la

première étape vers la liquidation personnelle.

# Chapitre 6

## La Mémoire du Chêne

La cave sentait la terre humide et le papier en décomposition. Un cocktail olfactif qui, dans mon monde, signalait généralement une faillite imminente ou un cadavre dans le placard. Je descendis les marches en béton brut, ma lampe torche balayant des étagères croulant sous des registres en cuir craquelé. Pas de serveurs, pas de cloud, pas de redondance. Une vulnérabilité systémique totale.

Au fond de la pièce, assis sur une caisse de pommes de terre, un homme m’attendait. Baptiste. Le patriarche. Le genre de fossile que les banques adorent ignorer jusqu’à ce qu’il devienne un risque de réputation. Il ne bougea pas quand j’approchai. Ses yeux, deux billes d’obsidienne enchâssées dans un réseau de rides, scannèrent mon costume ruiné avec un mépris clinique.

— L’Équarrisseur, lâcha-t-il d’une voix qui ressemblait au broyage de la roche. C’est comme ça qu’ils vous appellent à la Défense ?

— Le nom m’importe peu tant que les honoraires suivent, répondis-je en posant ma mallette sur une table bancale. Je suis ici pour l’inventaire. Clémence m’a dit que vous aviez les registres de semences. Chaque souche isolée a une valeur de marché. Big Pharma ne paie pas pour de la nostalgie, ils paient pour des séquences génétiques.

Je sortis mon iPad, inutile sans réseau, mais l’objet me servait de bouclier. Baptiste eut un rictus. Il tendit une main noueuse vers un registre épais, relié en peau de chèvre.

— Vous cherchez des chiffres, Vasseur. Vous cherchez à transformer du vivant en

colonnes Excel. Mais vous ne savez même pas ce que vous comptez.

— Je compte des actifs. Le reste, c'est de la littérature pour rapports annuels.

— Un actif, c'est quelque chose qui a de la valeur parce qu'il survit, répliqua-t-il.  
Regardez la page 42.

Je m'exécutai, plus par volonté de clore la transaction que par curiosité. L'écriture était fine, nerveuse, à l'encre de Chine. Des noms de plantes, des dates de récolte, des taux de germination. Et en bas de page, une signature.

\*J.P. Vasseur.\*

Le froid de la cave sembla s'insinuer sous ma chemise. Je connaissais cette signature. Je l'avais vue sur des titres de propriété, sur des testaments, sur des lettres que ma mère gardait dans une boîte en fer-blanc.

— Jean-Pierre Vasseur, dit Baptiste, savourant mon silence. Votre grand-père n'était pas juste un paysan qui a fui la vallée pour ouvrir une quincaillerie à Lyon. C'était le fondateur technique de cette coopérative. C'est lui qui a stabilisé la souche de l'Arnica des Cimes que vous essayez de vendre à prix d'or.

— Mon grand-père était un commerçant, tranchai-je. Il ne m'a jamais parlé de ce trou perdu.

— Parce qu'il avait honte, petit. Honte d'avoir abandonné le sol pour le béton. Mais il a laissé ses parts ici. Il ne les a jamais liquidées. Il savait que le jour viendrait où un vautour de sa propre lignée reviendrait pour réclamer la carcasse.

Je refermai le registre d'un coup sec. Le bruit claqua comme un coup de feu dans la cave.

— Analyse de la situation : vous essayez de créer un lien émotionnel pour bloquer la procédure. C'est une stratégie de défense classique. Le "poison pill" sentimental. Ça ne marchera pas. Si mon grand-père possède des parts, cela signifie que je suis l'ayant droit. Ça facilite ma liquidation. Je n'ai plus besoin de l'accord de la coopérative à 100 %. Je peux forcer la vente de l'intérieur.

Baptiste se leva. Il était plus grand que je ne l'avais imaginé. Une masse de muscles secs et de rancœur accumulée.

— Vous ne comprenez toujours pas le levier, Vasseur. Vous croyez être le prédateur. Mais vous êtes le produit.

Il fit un pas vers moi, son ombre dévorant la mienne sur le mur de pierre.

— Votre grand-père n'a pas laissé ces parts pour vous enrichir. Il les a laissées comme une dette. Une dette de sang envers cette terre. Vous pensez liquider \*L'Héritage des Cimes\* ? Vous allez juste déterrer votre propre nom. Et quand les gens d'ici sauront qui vous êtes vraiment, le fils du traître revenu pour achever le travail, votre costume à trois mille euros ne vous servira pas de gilet pare-balles.

— Les menaces physiques sont le dernier refuge des actionnaires insolubles, répliquai-je, bien que mon pouls s'accélére. Je suis mandaté par un fonds d'investissement qui pèse plus lourd que toute cette vallée.

— Le fonds d'investissement est à Paris. Ici, il n'y a que la boue, le froid et nous.

Il pointa du doigt le registre.

— Les semences que vous voulez vendre sont protégées par un protocole que seul un Vasseur peut valider légalement devant le conservatoire botanique. C'est le verrou de

sécurité que Jean-Pierre a installé. Sans votre signature de "Gardien", ces brevets sont caducs. Ils ne valent rien. Zéro.

Je calculai les probabilités. Si Baptiste disait vrai, mon mandat venait de muter. Je n'étais plus l'exécuteur. J'étais la clé de voûte. Et dans une structure de pouvoir, la clé de voûte est la pièce la plus sollicitée, celle qui subit toute la pression jusqu'à ce qu'elle se fissure.

— Quel est votre prix ? demandai-je. Tout le monde a un point de rupture.

— Je ne veux pas d'argent, Vasseur. Je veux que vous fassiez l'audit complet. Pas sur vos écrans. Sur le terrain. Demain, à l'aube, on monte au Grand Chêne. Si vous redescendez avec l'envie de signer, je ne vous en empêcherai pas. Mais vous saurez exactement ce que vous tuez.

— Un audit de terrain ? C'est une perte de temps opérationnelle.

— C'est la seule clause de sortie que je vous accorde. Prenez-la ou repartez tout de suite. Mais si vous partez sans ma signature sur vos documents de cession, votre mandat est un échec. Et je doute que vos patrons apprécient les échecs.

Il avait raison. Mon bonus de fin d'année, ma réputation de "closer", tout dépendait de ce vieillard acariâtre. Je regardai mes mains. Elles tremblaient légèrement. L'acouphène revenait, un sifflement aigu, comme une alarme de sécurité déclenchée dans un bâtiment vide.

— Très bien, dis-je. Demain à l'aube. Mais ne vous méprenez pas, Baptiste. Je n'ai pas de racines. J'ai des objectifs de croissance. Votre chêne n'est qu'un tas de bois de chauffage en attente d'être valorisé.

— On verra, murmura-t-il en retournant dans l'ombre. On verra ce qu'il reste de

l'Équarrisseur quand la montagne aura fini de le mâcher.

Je remontai l'escalier, chaque marche me semblant plus lourde que la précédente. En haut, Clémence m'attendait, appuyée contre le chambranle de la porte. Elle ne dit rien, mais son regard était une question.

Je passai devant elle sans un mot, retournant vers ma chambre de fortune. Dans ma tête, les chiffres commençaient à se mélanger à des souvenirs que je n'avais jamais vécus : l'odeur de l'encre de Chine, le craquement du cuir, et la certitude glaciale que dans cette transaction, j'étais à la fois l'acheteur, le vendeur et la marchandise.

La liquidation venait de devenir personnelle. Et dans le business, le personnel est un passif qu'on ne peut jamais totalement amortir.

# Chapitre 7

## Le Silence assourdissant

La pierre ne négocie pas. Elle encaisse. Dehors, le vent de l'Ubaye a cessé d'être une nuisance sonore pour devenir un assaillant. Il cogne contre les murs du refuge avec la régularité d'un marteau-piqueur sur un chantier de démolition. À l'intérieur, l'air est saturé d'une odeur de suie et de laine mouillée. Une odeur de pauvreté, de stagnation. Tout ce que je déteste.

Je regarde l'écran de mon iPhone. 0%. Noir total. Une brique de verre et d'aluminium à mille balles qui ne sert plus qu'à refléter mon propre visage, déformé par la lueur d'une bougie dont la mèche agonise. Sans réseau, sans data, sans flux, je suis amputé. Mon cerveau cherche instinctivement le ticker de la Bourse de Francfort, une notification Slack, n'importe quel signal prouvant que le monde tourne encore. Rien. Juste le sifflement.

Le sifflement. Il est là, fidèle au poste. Une fréquence aiguë, cristalline, nichée quelque part derrière mon tympan gauche. Mon acouphène. Mon "bruit de fond transactionnel", comme je l'appelle. D'habitude, je le noie sous les appels de Londres, le ronronnement des serveurs ou le chaos des aéroports. Ici, dans cette boîte de pierre isolée par la tempête, il prend toute la place. C'est un solo de violon strident dans une cathédrale vide.

— Vous devriez arrêter de fixer cet objet, Vasseur. Il ne va pas se rallumer par miracle.

Clémence est assise près de l'âtre. Elle nettoie une serpe avec une pierre à huiler. Le mouvement est mécanique, précis. Un geste à haute valeur ajoutée, si on considère

que l'outil est la seule chose qui nous sépare d'une mort par hypothermie ou d'une intrusion de la faune locale.

— C'est un réflexe, je réponds. Une question d'optimisation du temps.

— Optimiser quoi ? Le vide ? Regardez-vous. Vous êtes en manque. On dirait un trader à qui on a coupé l'accès à la coke.

— Je ne prends pas de drogue, Clémence. Je prends des décisions. Et pour décider, il me faut des données. Là, je suis dans le noir complet. Au sens propre comme au figuré. Votre coopérative est un trou noir financier. Aucune visibilité sur les stocks, des actifs immatériels non valorisés, une gouvernance archaïque...

— Et pourtant, vous êtes là. À grelotter dans votre costume à trois mille euros. Qui a fait la mauvaise opération, au final ?

Elle marque un point. Un partout. Je me lève, les articulations rouillées. Le froid descend des murs comme une nappe de plomb. Je fais les cent pas dans l'espace réduit. Cinq pas, demi-tour. Cinq pas, demi-tour. Une cage de luxe.

— Ce que vous ne comprenez pas, c'est que le silence est un passif, je lance, ma voix résonnant trop fort contre la pierre. Dans mon monde, le silence signifie que la machine est cassée. Que la liquidité s'est évaporée. Le silence, c'est la mort clinique d'un marché.

— Ici, c'est le luxe suprême, rétorque-t-elle sans lever les yeux de sa lame. Le silence permet d'entendre la sève monter. De savoir quand la terre est prête. Vous, vous n'entendez que votre propre vacarme intérieur.

Le sifflement dans mon oreille grimpe d'un octave. C'est insupportable. C'est une alarme incendie que personne ne vient éteindre. Je plaque mes mains sur mes oreilles, mais le son vient de l'intérieur. C'est le bruit de mes neurones qui tournent à vide, cherchant désespérément un levier sur lequel appuyer.

— Ça s'arrête jamais ? je hurle presque.

— Quoi ?

— Ce bruit ! Ce putain de sifflement !

Elle pose sa serpe. Elle m'observe avec une curiosité clinique, comme un entomologiste face à un scarabée qui s'agite sur le dos.

— Il n'y a aucun bruit, Vasseur. À part le vent. Et votre respiration qui ressemble à une crise d'angoisse.

— C'est mon acouphène. Il sature tout. C'est comme si j'avais un modem 56k branché directement sur le cortex.

Je m'effondre sur un banc en bois brut. La surface est irrégulière, elle me rentre dans les cuisses. Inconfort total. Dépréciation immédiate de mon bien-être. Je ferme les yeux. Le sifflement devient un hurlement. Je vois des chiffres défiler derrière mes paupières. Des courbes de croissance qui s'effondrent. Le cours de Big Pharma qui plonge parce que je n'ai pas envoyé le rapport de liquidation. Ma carrière qui se fragmente en un million de pixels inutiles.

Je suis Marc-André Vasseur. L'Équarrisseur. Je démantèle des empires avant le petit-déjeuner. Je transforme le chaos en dividendes. Mais là, face à cette femme et sa lame, je ne vauds rien. Ma valeur marchande sur le marché de la survie est proche de zéro. Je suis un actif toxique.

— Respirez, dit Clémence. Sa voix est plus proche. Elle est debout devant moi.

— Je ne sais pas faire ça. Je n'ai pas le temps pour les fonctions biologiques de base.

— Vous n'avez plus que ça. Le temps et vos poumons. Écoutez le vent. Essayez de caler votre sifflement sur lui.

Je ricane, un son sec, sans joie.

— Vous voulez que je fusionne avec la météo ? C'est ça votre stratégie de sortie ?

— Ma stratégie, c'est que vous ne fassiez pas un AVC dans mon refuge. Ça tacherait

le sol et je n'ai pas de détergent industriel.

Elle pose une main sur mon épaule. Sa paume est chaude, rugueuse. C'est le premier contact humain non protocolaire que je subis depuis des années. Pas de poignée de main ferme pour sceller un deal. Juste de la chaleur. C'est perturbant. C'est une intrusion dans mon périmètre de sécurité.

Le sifflement atteint un pic. Une note pure, insoutenable, qui semble vouloir faire exploser mon crâne. Je serre les dents à m'en briser les mâchoires. Et soudain...

Le disjoncteur saute.

Ce n'est pas un évanouissement. C'est une coupure nette. Le sifflement s'arrête. D'un coup. Le silence qui suit n'est pas une absence de son. C'est une présence physique. Une masse lourde, compacte, qui m'écrase contre le banc.

Je n'entends plus rien. Ni le vent, ni ma respiration, ni le crépitement du feu. C'est le silence absolu des profondeurs. Le silence d'avant la création. Ou d'après la fin du monde.

— Vasseur ?

Je vois ses lèvres bouger, mais aucun son ne me parvient. Je panique. Je cherche le bouton "Volume". Je cherche à rétablir la connexion. Je suis sourd. Je suis déconnecté du hardware. C'est l'effondrement final. Le crash boursier total de mes sens.

Je regarde mes mains. Elles tremblent. Je ne suis plus le prédateur. Je suis la proie. Je suis la marchandise défectueuse qu'on renvoie au fournisseur. Mon identité, bâtie sur des tableurs Excel et des rapports de force, s'effrite comme de la vieille pierre sous l'effet du gel.

Je me sens glisser du banc. Le sol en terre battue se rapproche. C'est froid. C'est sale. C'est réel.

Clémence me rattrape par le revers de ma veste. Elle me secoue. Ses yeux sont des puits d'ombre. Elle me parle, je le vois à l'effort de son cou, mais le monde reste en mode "Mute".

Puis, lentement, un son revient. Pas le sifflement. Pas le bruit numérique. Un battement. Sourd. Rythmique.

\*Boum-boum. Boum-boum.\*

C'est mon cœur. Le seul indicateur de performance qui me reste. Le seul flux de données encore actif.

Le silence assourdissant se fissure. Le vent revient, mais il ne cogne plus. Il chante une mélodie de destruction nécessaire. Je réalise une chose terrifiante : le sifflement n'était pas une maladie. C'était le bruit de ma résistance. Le bruit de mon refus d'accepter que, dans cette vallée, je ne suis personne.

Je lâche prise. Pour la première fois de ma vie, je ne calcule pas le retour sur investissement de ma prochaine seconde. Je reste là, prostré, les doigts enfoncés dans la poussière du refuge.

— Ça y est, murmure Clémence, et cette fois, je l'entends. Le vernis a craqué. Bienvenue dans le monde réel, Marc-André. C'est ici que la vraie liquidation commence.

Je ne réponds pas. Je n'ai plus de mots en stock. Je suis en faillite personnelle. Et bizarrement, pour la première fois depuis des années, l'acouphène a disparu. Le silence est enfin devenu un actif rentable.

# Chapitre 8

## Le Secret des Souches

Les chiffres ne mentent jamais. Les hommes, si. Toujours.

Je fixe le registre de semences de la coopérative \*L'Héritage des Cimes\*. C'est un vieux grimoire à la reliure de cuir craquelé, une relique pré-numérique qui ferait ricaner mes analystes à la City. Mais pour moi, c'est un bilan comptable. Un inventaire de survie. Mes doigts, encore tachés par la terre noire du verger, tournent les pages avec une précision chirurgicale. Je cherche la faille. Je cherche l'actif caché, celui qui justifie les millions que Big Pharma est prêt à injecter pour racheter ce tas de cailloux et de racines.

L'acouphène a disparu, laissant place à une lucidité glaciale. Sans le sifflement, mon cerveau tourne à plein régime, comme un moteur de Formule 1 dans une ruelle médiévale.

Page 142 : \*Gentiana lutea\*. Grande gentiane.

Page 148 : \*Arnica montana\*.

Je compare les entrées manuscrites avec les relevés de récolte des cinq dernières années. C'est là que le bât blesse. Le rendement déclaré est constant, presque trop. Une ligne droite dans un monde de courbes. Dans l'agriculture, la linéarité est une anomalie statistique. Soit la nature est devenue une horloge suisse, soit quelqu'un a maquillé les comptes.

Je sors mon stylo Montblanc — une incongruité dans cette pièce qui sent le moisi et la lavande séchée — et je commence à recalculer les flux de biomasse. Si la

coopérative a extrait la quantité de principes actifs vendue aux laboratoires locaux, elle aurait dû épuiser ses stocks de souches mères il y a trois ans. Or, les réserves affichées sont pleines.

C'est une double comptabilité. Un classique du grand banditisme ou de la haute finance. Ici, c'est de la survie botanique.

— Vous cherchez l'erreur ou vous essayez de la créer ?

La voix de Clémence claque derrière moi. Je ne sursaute pas. Mon rythme cardiaque reste stable, calé sur un 60 BPM de prédateur en observation. Je ne me retourne pas tout de suite. Je termine mon équation sur la marge de la page.

— 422 kilos, dis-je sans lever les yeux.

— Pardon ?

— C'est le déficit de votre inventaire réel par rapport à votre inventaire déclaré, Clémence. Sur la souche \*Alpha-7\*, celle qui intéresse mes clients pour ses propriétés de régénération cellulaire. Selon vos livres, vous avez de quoi tenir dix ans. Selon la réalité biologique de cette vallée, vous êtes à sec. Ou alors...

Je me tourne enfin. Elle est là, appuyée contre le chambranle de la porte, les bras croisés sur sa chemise de flanelle. Elle n'a pas l'air d'une paysanne prise en faute. Elle a l'air d'une PDG qui attend que son consultant finisse son exposé inutile.

— Ou alors ? répète-t-elle, le regard dur.

— Ou alors vous avez déplacé les actifs. Vous avez créé une réserve occulte. Des semences fantômes qui n'apparaissent sur aucun radar, aucun registre, aucune base de données. Vous avez falsifié les registres de la coopérative pour faire croire à une érosion des stocks, tout en mettant de côté le véritable trésor de guerre.

Je me lève. La chaise en bois gémit sur le sol en pierre. Je m'approche d'elle. Je

réduis l'espace, j'impose mon périmètre. C'est une technique de négociation de base : l'intimidation physique pour compenser l'absence de levier contractuel.

— C'est une fraude, Clémence. En droit des affaires, ça s'appelle un abus de biens sociaux et une falsification d'écritures. Si je transmets ces chiffres à mes mandants, ils ne rachètent plus la coopérative. Ils la saisissent. Ils envoient les huissiers et les bulldozers. Vous perdez tout. La terre, les fleurs, et votre dignité de gardienne du temple.

Elle ne cille pas. Elle ne recule pas d'un millimètre. Elle dégage une odeur de sève et de détermination.

— Vous ne transmettez rien, Marc-André.

— Ah ? Et qu'est-ce qui vous rend si sûre de votre coup ? Mon soudain élan de philanthropie ? Je liquide des entreprises pour le petit-déjeuner. Je démantèle des vies pour payer mes bonus.

— Parce que vous avez compris ce que ces semences représentent, dit-elle d'une voix basse, presque un murmure de conspiratrice. Ce n'est pas de l'argent. Ce n'est pas un brevet pour une crème anti-rides ou un traitement contre l'hypertension. C'est la mémoire de cette vallée. Si vous donnez ces souches à vos laboratoires, ils vont les séquencer, les synthétiser, et les tuer. Ils vont transformer le vivant en code binaire. Et une fois qu'ils auront le code, ils n'auront plus besoin de la vallée. Ils raseront tout pour construire des complexes hôteliers ou des centres de données.

Elle fait un pas vers moi. Je sens la chaleur qui émane d'elle. C'est une chaleur organique, pas celle des radiateurs de mes bureaux de Mayfair.

— Vous avez vu les registres, continue-t-elle. Vous avez vu la beauté de cette falsification. C'est du grand art, non ? C'est la seule façon de protéger ce qui a de la valeur dans un monde qui ne connaît que le prix. Vous êtes un expert en valorisation. Dites-moi : quelle est la valeur d'une espèce qui n'existe nulle part ailleurs et que

personne ne peut posséder ?

Je reste silencieux. Mon analyse interne s'emballe.

Option A : Dénoncer la fraude. Résultat : Liquidation immédiate. Gain : Ma commission de sortie, mon retour à Londres, mon confort. Perte : L'extinction d'un écosystème unique et la fin d'une lignée.

Option B : Couvrir la fraude. Résultat : Je deviens complice. Je trahis mes mandants. Gain : Un levier immense sur la suite des opérations. Le contrôle total sur l'actif le plus précieux de la région. Perte : Ma réputation de tueur à gages infallible.

Le silence dans la pièce est total. L'absence d'acouphène me permet d'entendre le moindre craquement de la bâtisse, le souffle de Clémence, le battement de mon propre sang dans mes tempes.

— Pourquoi me le montrer ? demandé-je. Vous auriez pu brûler ce registre avant que j'arrive.

— Parce que vous êtes le seul capable de comprendre la structure du mensonge. Et parce que vous avez besoin d'une raison de rester, même si vous ne vous l'avouez pas encore. Vous êtes en faillite, Marc-André. Votre monde de chiffres s'est effondré avec l'orage. Ici, vous avez une chance de gérer un actif réel. Un actif qui respire.

Je regarde à nouveau le registre. Je vois les ratures, les ajouts discrets, la calligraphie nerveuse de Clémence qui dissimule des trésors botaniques sous des appellations de mauvaises herbes. C'est brillant. C'est une OPA hostile contre le futur, menée avec une plume et de l'encre.

Je referme le livre. Le bruit du cuir qui claque est définitif.

— Si mes clients apprennent que j'ai couvert une telle anomalie, je suis fini. Ils me traîneront devant les tribunaux jusqu'à ce que je n'aie plus de quoi m'acheter une paire de chaussures.

— Ils ne l'apprendront pas, dit-elle. Sauf si vous décidez que votre propre destruction est un prix acceptable pour leur obéir.

Je soupèse le risque. Le ratio risque/récompense est absurde. C'est un investissement à perte sur le plan financier, mais un gain stratégique incalculable sur le plan existentiel. Pour la première fois de ma carrière, je ne cherche pas la sortie. Je cherche l'ancrage.

— Où sont-elles ? demandé-je.

— Les semences ?

— Les vraies. Celles que vous avez rayées des livres. Celles qui valent plus que tout le portefeuille d'actifs de mes clients réunis.

Un demi-sourire étire ses lèvres. C'est la première fois que je vois une faille dans son armure de glace. Une lueur de complicité.

— Dans le vallon suspendu. Au-dessus de la limite des arbres. Là où vos algorithmes ne peuvent pas grimper.

— On y va.

— Maintenant ? Il va faire nuit. Le terrain est instable après l'orage.

— Le marché n'attend pas, Clémence. Et je veux voir ce que je vais devoir protéger.

Je range mon Montblanc dans la poche intérieure de ma veste. Ce stylo ne servira plus à signer des ordres de liquidation. Il servira à réécrire l'histoire de cette vallée.

Je sors de la pièce, elle me suit. Dans le couloir sombre de la coopérative, je réalise que je viens de commettre l'erreur la plus fondamentale de mon métier : je me suis attaché à l'actif. Je ne suis plus le liquidateur. Je suis l'insurgé.

Dehors, l'air est vif, chargé d'ozone et de promesses de boue. Ma voiture de luxe est embourbée plus bas, inutile, un cercueil d'acier et de cuir. Je m'en fiche.

— Marc-André ?

— Quoi ?

— Bienvenue dans la résistance.

Je ne réponds pas. Je marche déjà vers la pente. Mes chaussures de ville vont être ruinées. Mes poumons vont brûler. Mais pour la première fois depuis des années, le silence dans ma tête est plus gratifiant qu'un virement à sept chiffres.

La liquidation est annulée. La transplantation commence. Et si Big Pharma veut ses brevets, ils devront venir les chercher dans la terre, avec leurs propres mains. Je les attends. J'ai hâte de voir leurs costumes gris se maculer de la même boue que la mienne.

Le pouvoir a changé de camp. Il n'est plus dans les serveurs de Londres. Il est dans une poignée de graines cachées sous la neige éternelle. Et c'est moi qui tiens le registre.

# Chapitre 9

## Le Retour du Prédateur

La vibration dans ma poche de poitrine est une décharge électrique. 4G. Trois barres. Le monde civilisé vient de me retrouver, et il a faim.

Mon iPhone sature instantanément. Cent quarante-deux mails. Trente-huit messages WhatsApp. Douze notifications Slack. Le flux de données est une agression physique. Je regarde l'écran comme on fixe une grenade dégoupillée. Le premier nom qui s'affiche en haut de la pile : Steiner. Le grand patron. Le genre d'homme qui ne demande pas comment vous allez, mais combien vous rapportez à la minute.

Je décroche avant la deuxième sonnerie. Le silence de la montagne est instantanément pulvérisé par la voix métallique de Londres.

— Vasseur. Expliquez-moi pourquoi vous étiez hors-ligne pendant trente-six heures.

— Orage magnétique, Steiner. La vallée est un trou noir technologique.

— Je me contrefous de la géographie. On a un acheteur. Merck. Ils veulent le brevet sur la \*Gentiana Lutea\* modifiée. Ils le veulent hier. Le prix est sur la table : quarante millions pour l'exclusivité moléculaire.

— La coopérative n'est pas prête, Steiner. Le processus de liquidation est... complexe. Les actifs sont imbriqués dans le tissu social local. Si on force, on perd la stabilité des souches.

— Écoutez-moi bien, Marc-André. Je ne vous paie pas pour faire de la sociologie de comptoir. Merck ne veut pas des paysans. Ils ne veulent pas des fleurs. Ils veulent le code génétique. On rase les parcelles, on extrait les échantillons, on brûle le reste. C'est une opération de saisie, pas une kermesse de village.

— Raser les parcelles ? On parle de variétés qui mettent dix ans à atteindre leur

maturité enzymatique. Si on rase, on tue le levier de croissance à long terme.

— Il n’y a pas de long terme, Vasseur. Il y a le trimestre en cours. Le contrat stipule une livraison des actifs biologiques sous soixante-douze heures. Un bulldozer coûte moins cher qu’un avocat. Faites le ménage.

La ligne coupe. Steiner n’attend jamais de réponse. Pour lui, le monde est un tableur Excel qu’on peut formater d’un clic.

Je baisse les yeux sur mes mains. Elles sont sales. De la terre noire sous les ongles, des éraflures sur les jointures. Mes chaussures de chez Lobb, autrefois miroir de ma réussite, sont des épaves de cuir boueux. Je fais le calcul. Quarante millions. Ma commission est de 2 %. Huit cent mille euros. Le prix d’un appartement décent à Paris ou d’une liberté totale ici.

L’analyse de risque est simple. Option A : J’exécute. Je fais venir les camions. Je liquide l’Héritage des Cimes. Je rentre à Paris avec un chèque et mes acouphènes. Option B : Je sabote. Je deviens l’ennemi de la firme. Je perds mon bonus, ma réputation, et probablement mon droit d’exercer dans le M&A.

Le gain contre la perte. Le ratio est absurde. Et pourtant, le silence dans ma tête est revenu.

Clémence sort de la grange. Elle porte un sac de jute sur l’épaule. Elle me regarde, voit le téléphone dans ma main, et s’arrête. Son regard est une analyse de marché plus précise que n’importe quel algorithme. Elle sait que le prédateur vient de recevoir ses ordres.

— C’est fini ? demande-t-elle. Sa voix est neutre, mais sa main se crispe sur le sac.

— Le réseau est revenu, je réponds.

— Et ?

— Et mon cabinet veut les brevets. Maintenant. Ils veulent raser le verger pour

extraire les molécules en laboratoire. C'est plus propre pour les actionnaires. Pas de main-d'œuvre, pas de risques climatiques. Juste de la data.

Elle s'approche. Elle ne sent pas le parfum de synthèse, elle sent la terre et le froid. Elle est l'actif tangible face à ma richesse virtuelle.

— Tu vas le faire ?

— Financièrement, c'est la seule option rationnelle. Le coût d'opportunité d'un refus est suicidaire. Je serais grillé sur toute la place financière.

— Je ne te parle pas de ta place financière, Marc-André. Je te parle de ce qui pousse sous tes pieds. Si tu rases, tu tues la source. Tu n'auras que des chiffres. Et les chiffres, ça ne se mange pas quand l'hiver arrive.

Je regarde l'écran de mon téléphone. Une nouvelle notification : un virement de provision vient de tomber sur mon compte. Six chiffres. Le confort. La sécurité. La mort lente dans un bureau climatisé.

Je repense à la sensation de la sève sur mes doigts ce matin. À la précision chirurgicale nécessaire pour greffer ces plantes. C'est une ingénierie bien plus complexe que celle de Steiner. C'est une technologie qui a mis des millénaires à se compiler.

— Steiner veut une liquidation, je murmure. Il va avoir une faillite.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Si les actifs disparaissent avant l'inventaire, Merck retire son offre. Sans offre, le cabinet perd son levier. Et sans levier, ils me lâchent la grappe.

— Comment tu veux faire disparaître des hectares de culture en une nuit ?

— On ne les fait pas disparaître. On les déplace. On change leur valeur d'usage. On les rend invendables pour Big Pharma, mais vitales pour nous.

Je sens l'adrénaline monter. Ce n'est plus la traque d'une proie, c'est une OPA hostile

contre mon propre camp. Je connais leurs méthodes. Je connais leurs failles. Steiner pense en termes de propriété intellectuelle. Je vais lui opposer la réalité physique.

Je sors mon BlackBerry de secours, celui qui n'est pas tracé par le serveur de la firme. Je compose un numéro. Un contact à Genève. Un courtier en semences qui ne pose pas de questions.

— Allô, c'est Vasseur. J'ai un lot de \*Cimes-Alpha\*. Non, pas pour Merck. Je veux un transfert de propriété vers une fiducie anonyme. Statut : Conservation prioritaire.

— Tu es fou, Marc-André, grésille la voix à l'autre bout. Steiner va te dépecer.

— Steiner ne peut pas dépecer ce qu'il ne possède plus. Enregistre la transaction à 4h00 du matin, heure de Singapour. Utilise le compte de réserve pour les frais de mutation.

Je raccroche. Le pont est brûlé. Je viens de commettre un délit d'initié, un abus de confiance et un sabotage industriel en moins de deux minutes. Ma valeur marchande vient de tomber à zéro. Je suis un paria.

Je me tourne vers Clémence.

— On a douze heures avant que les premiers experts n'arrivent par hélicoptère. Il nous faut tous les bras de la vallée. On va transplanter les souches mères dans les serres d'altitude. Celles qui ne sont pas répertoriées sur les cartes cadastrales.

— Pourquoi tu fais ça ? Tu perds tout.

— Non, je rééquilibre mon portefeuille. Je liquide le superflu : le costume, le titre, les acouphènes. Je garde l'essentiel. L'actif réel.

Je jette mon iPhone dans le bac de récupération d'eau de pluie. Il coule lentement, l'écran s'éteignant dans un dernier sursaut de lumière bleue. Le silence revient, total, magnifique.

— Marc-André ?

— Oui ?

— Tu es un enfoiré de cynique.

— Je sais. C'est pour ça que je vais gagner.

Le soleil décline sur les sommets de l'Ubaye. Les ombres s'allongent comme des griffes sur la vallée. Le prédateur a changé de peau. Je ne suis plus celui qui démantèle. Je suis celui qui fortifie.

On ne liquide pas la vie. On la réinvestit.

Je ramasse une pelle. Le manche en frêne est froid, solide. C'est le seul levier dont j'ai besoin maintenant. Steiner peut envoyer ses avocats et ses bulldozers. Il trouvera une terre vide de brevets, mais pleine de résistance.

Le pouvoir a changé de camp. Il n'est plus dans les serveurs de Londres. Il est dans la sueur qui commence à perler sur mon front. La transaction est close. La guerre commence. Et pour la première fois de ma carrière, je suis du côté de ceux qui ont quelque chose à perdre de plus important que de l'argent.

# Chapitre 10

## L'Audit de Sang

La montagne n'a pas de service juridique. Elle ne négocie pas, elle liquide. Le grondement commence par une vibration dans les mollets, un infrason qui sature l'espace avant de devenir un fracas de fin du monde. Ce n'est pas un glissement de terrain, c'est une restructuration brutale du paysage. Le versant nord de la Combe aux Loups vient de décider que les serres de \*L'Héritage des Cimes\* étaient un passif encombrant.

— Baptiste ! dégage de là !

Ma voix est immédiatement étouffée par le tonnerre des schistes qui dévalent la pente. Je vois Baptiste, silhouette dérisoire en veste de laine, s'acharner sur les vanes de drainage. Il veut sauver les bacs de semis, ces foutus brevets vivants que Steiner attend à Londres avec un chèque à sept zéros. Pour lui, c'est la vie de la vallée. Pour moi, c'est l'actif sous-jacent.

Le déluge de boue et de rocailles percute la première serre. Le verre explose dans un cri cristallin, une dépréciation d'actifs instantanée. Baptiste est fauché. Une poutre de soutènement en acier galvanisé cède, pivote comme un levier mal réglé et vient le clouer contre le muret de pierre sèche.

Je ne réfléchis pas en termes d'héroïsme. L'héroïsme est une variable émotionnelle qui fausse les bilans. Je réfléchis en termes de continuité d'exploitation. Si Baptiste meurt, je perds la seule clé de déchiffrement des registres de semences. Il est le disque dur de cette entreprise. Sans lui, je n'ai que de la terre et des cailloux.

Je cours. Mes richelieus en cuir de veau glissent sur l'humus détrempe. Je tombe, je me relève, mes mains s'enfoncent dans une mélasse glacée qui coûte probablement le prix d'un abonnement Bloomberg à l'année. Je m'en fous.

Quand j'arrive à sa hauteur, le silence est revenu, pesant comme une clause de non-concurrence. Baptiste est livide. La poutre lui a ouvert la cuisse gauche. Ce n'est pas une égratignure, c'est une hémorragie critique. Le sang gicle, chaud, artériel, un flux sortant que rien ne semble pouvoir stopper.

— Marc... les serres... les hybrides... murmure-t-il. Sa voix perd de la puissance, un signal qui s'affaiblit.

— Tais-toi. Analyse de la situation : tu es en train de te vider de ton capital.

Je retire ma veste Anderson & Sheppard. Huit mille euros de laine peignée. Je la jette dans la boue sans un regard. Je dénoue ma cravate en soie de chez Marinella. C'est mon outil de travail habituel, mon nœud coulant pour les conseils d'administration. Aujourd'hui, elle va servir de garrot.

— Ça va piquer, Baptiste. Plus qu'une hausse de taux d'intérêt.

Je plaque mes mains sur la plaie. La sensation est écoeurante. La chaleur du sang contraste avec le froid mordant de la pluie. Mes doigts, habitués à taper des mémos assassins et à signer des contrats de fusion, s'enfoncent dans la chair déchirée. Je cherche l'artère. Je la trouve. Je sens le pouls, rapide, irrégulier, une machine qui s'emballe avant le crash.

Je serre. Baptiste hurle, un cri qui déchire le brouillard.

— Garde les yeux ouverts, bordel ! Si tu lâches, la coopérative est morte. Tu m'entends ? C'est une question de survie de l'entité !

Je passe la cravate au-dessus de la lésion. Je fais un tour, deux tours. J'utilise un morceau de bois mort comme levier pour serrer le nœud. Le sang ralentit. Le débit passe de torrentiel à suintant. Le garrot tient. Pour l'instant.

Je suis à genoux dans la boue, couvert de sang, les poumons brûlants. Mes lunettes en titane sont maculées, je les balance d'un revers de main. Le monde est flou, mais les priorités sont claires.

— Pourquoi tu fais ça ? crache Baptiste dans un souffle. Tu devais nous liquider.

— Je liquide les inefficaces, Baptiste. Pas les ressources stratégiques. Tu es la seule valeur ajoutée de ce trou perdu.

Je regarde mes mains. Elles tremblent. Ce n'est pas de la peur, c'est de l'adrénaline pure, la même que lors d'un raid hostile à la cloche de clôture. Mais ici, il n'y a pas de parachute doré. Si je rate mon coup, le seul parachute sera un linceul de terre.

Le glissement de terrain a emporté la moitié des installations. Les pertes matérielles sont totales. Mais le stock génétique est encore là, sous les débris. Et le gestionnaire de stock respire encore.

— On doit te sortir de là avant que le reste du versant ne décide de fusionner avec nous, je dis en agrippant ses épaules.

Je tire. Chaque centimètre gagné est une négociation pied à pied avec la gravité. Baptiste pèse une tonne. Le poids de la réalité physique. Dans mon bureau de la City, les problèmes se règlent par des transferts de fonds. Ici, le levier est mécanique. Je grogne, mes muscles hurlent, la boue s'infiltré partout, sous mes ongles, dans ma bouche. Le goût du fer et de la terre. Le goût du vrai business.

On finit par s'extraire de la zone d'impact. Je l'adosse à un rocher, hors de portée des prochaines coulées. Je suis épuisé, vidé de toute arrogance. Ma chemise blanche est une infamie écarlate.

Je sors mon téléphone. Toujours pas de réseau. L'orage magnétique a transformé mon iPhone en un presse-papier de luxe. Je suis seul avec un homme mourant et des millions de dollars de brevets enfouis sous la boue.

— Marc-André...

— Quoi encore ?

— Ta cravate... elle est foutue.

Je regarde le morceau de soie qui étrangle sa cuisse. Elle est noire de sang et de crasse.

— Considère ça comme un investissement à fonds perdu, Baptiste. On le passera en frais généraux.

Je m'assois à côté de lui, ignorant le froid qui s'installe. Je surveille le garrot. Je surveille son teint. Je fais un audit interne de ma propre situation.

Bilan de la journée :

Actifs : Un expert agronome stabilisé, une volonté de fer.

Passifs : Matériel détruit, isolement total, costume irrécupérable.

Opportunités : Une liberté nouvelle. Steiner ne peut pas m'atteindre ici. Ses algorithmes ne savent pas gérer la boue.

Menaces : L'hypothermie, le retour du glissement, ma propre humanité qui commence à pointer le bout de son nez comme une faille dans un système de sécurité.

Le silence revient sur l'Ubaye. Un silence lourd, magnifique, terrifiant. Je regarde mes mains sales. Ce sont les mains d'un homme qui vient de comprendre que la plus grande valeur d'échange n'est pas le dollar, mais le temps qu'on gagne sur la mort.

— On ne va pas se laisser liquider par une colline de merde, je murmure pour moi-même.

Je ramasse une branche. Je vérifie la tension du garrot. Le prédateur ne chasse plus. Il garde le troupeau. C'est un pivot stratégique majeur. Le plus risqué de ma carrière. Le seul qui en vaille la peine.

La nuit tombe. Les ombres sont des créanciers qui attendent leur dû. Je reste là, à surveiller le pouls de Baptiste. Chaque battement est un dividende. Chaque respiration est une victoire contre le marché.

L'audit de sang est terminé. Les chiffres ne mentent jamais : je suis officiellement en faillite morale selon les critères de Londres. Et pourtant, je n'ai jamais été aussi solvable.

# Chapitre 11

## La Liquidation Totale

Six heures du matin. L'air de la vallée a le goût du fer froid. Mes poumons brûlent, une sensation de friction mécanique que je n'avais pas ressentie depuis le crash de la Lehman en 2008. Sauf qu'ici, il n'y a pas de terminaux Bloomberg pour amortir la chute. Juste de la terre, des racines et une poignée de montagnards qui attendent de voir si je vais les égorger ou les sauver.

La Jeep noire de la firme déchire le silence. Elle remonte le chemin de terre avec une arrogance de blindé. À l'intérieur, Lefebvre. Un junior aux dents longues, envoyé par le siège pour s'assurer que l'Équarrisseur ne s'est pas ramolli au contact de la chlorophylle. Il descend du véhicule, ses mocassins à picots luttant contre la boue. Il me regarde comme si j'étais un actif déprécié.

— Vasseur. Tu as une sale gueule. On dirait que tu as dormi dans une fosse commune.

— J'ai fait l'audit du terrain, Lefebvre. On n'évalue pas un écosystème depuis un rooftop à la Défense.

Il ricane, sort une tablette de sa mallette en cuir. L'écran brille, une insulte technologique dans ce décor de genévriers.

— Le closing est prévu pour midi. Big Pharma attend les brevets sur la \*Gentiana Lutea\*. Le transfert de propriété est prêt. Tu signes, on liquide la coopérative, on rase les serres expérimentales, et on rentre. Le jet nous attend à Gap.

Je regarde Clémence. Elle est debout, à dix mètres, les bras croisés. Elle ne dit rien. Elle sait que je tiens le stylo. Elle sait que je suis le seul ici à parler la langue des prédateurs. Pour elle, je suis encore l'ennemi. Elle a raison. Un prédateur ne change pas de nature, il change juste de proie.

— Donne-moi le dossier, je dis à Lefebvre. Je vais finaliser la structure de sortie.

On s'installe dans la salle commune de la coopérative. Une table en bois massif, des murs qui sentent le foin séché et la sueur ancienne. Lefebvre déballe ses contrats. Des centaines de pages de jargon juridique conçues pour étouffer toute velléité de résistance. C'est propre. C'est chirurgical. C'est une exécution.

— On a un problème de valorisation, je commence, ma voix est un scalpel.

Lefebvre s'arrête, un sourcil levé.

— Quel problème ? Le prix est fixé. Les mecs d'en bas sont aux abois, ils signeront n'importe quoi pour éponger leurs dettes.

— Le problème, c'est l'actif immatériel. Les molécules que Big Pharma veut extraire sont instables. Elles dépendent d'un microbiome spécifique au sol de l'Ubaye. Si on liquide la structure physique, on tue la valeur biologique. On vend une mine d'or en dynamitant les filons avant l'extraction. C'est une erreur stratégique de débutant.

Je vois l'hésitation dans ses yeux. Lefebvre ne connaît rien à la biologie, mais il est terrifié par l'idée de faire perdre un point de marge à ses supérieurs.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Une restructuration par scission-liquidation. On crée une coquille vide pour les brevets, mais on lie contractuellement l'exploitation à la préservation du foncier via

une fiducie environnementale irrévocable.

Je prends le clavier. Mes doigts retrouvent leur agilité de hacker financier. Je ne rédige pas un sauvetage. Je rédige un piège.

\*Clause 14.3 : Servitudes environnementales croisées.\*

\*Clause 22.7 : Droit de préemption prioritaire de la communauté en cas de modification du biotope.\*

C'est de l'ingénierie de haut vol. J'insère des "poison pills" dans chaque paragraphe. Si Big Pharma essaie de raser une seule fleur, le contrat s'autodétruit, les brevets tombent dans le domaine public et les pénalités de rupture vident les comptes de la filiale. Je transforme la terre en un actif toxique pour quiconque voudrait l'exploiter sans la respecter. Pour le siège, ça ressemblera à une optimisation fiscale complexe. Pour la vallée, c'est un bouclier de titane.

— Voilà, je dis en repoussant la tablette. La "Liquidation Totale" du projet initial. On sécurise les brevets, mais on rend l'actif invendable à des tiers. On verrouille le marché.

Lefebvre parcourt les lignes. Il voit les mots "optimisation", "sécurisation", "levier". Il ne voit pas la bombe que je viens de placer sous le siège social.

— C'est brillant, Vasseur. Cynique, mais brillant. Tu les as bien baisés.

— C'est mon métier.

Clémence s'approche. Elle regarde l'écran, puis me regarde. Elle ne comprend pas tout le jargon, mais elle voit ma main trembler légèrement. Elle comprend que je suis en train de commettre un suicide professionnel. En signant ce document, je ne suis plus l'Équarisseur. Je suis un traître à ma caste.

— Signe ici, Marc-André, dit Lefebvre en tendant le stylo numérique.

Je regarde le stylo. C'est un levier. Le plus puissant que j'aie jamais tenu. Si je signe, je perds mes bonus, ma réputation, mon appartement de 200 mètres carrés avec vue sur la Seine. Je deviens un paria dans le milieu du M&A. Un actif pourri.

Je pense aux acouphènes. Ici, ils ont disparu. Le silence de la montagne est une monnaie que je ne peux pas déposer à la banque, mais c'est la seule qui a encore un cours forcé à mes yeux.

Je signe.

Le clic du stylo résonne comme un coup de feu. Lefebvre sourit, range son matériel, déjà tourné vers sa prochaine commission.

— On bouge. Le jet décolle dans trois heures.

— Je ne viens pas, je réponds.

Lefebvre s'arrête net.

— Pardon ?

— Je reste pour superviser la mise en œuvre de la fiducie. Il y a des détails opérationnels. Des flux de sève à auditer.

— Tu déconnes ? Tu vas rester dans ce trou avec ces bouseux ?

— Casse-toi, Lefebvre. Avant que je ne décide de réviser ton contrat de travail avec la même créativité que ce document.

Il ne discute pas. Il voit quelque chose dans mon regard qu'il n'a pas l'habitude de gérer : l'absence totale de peur de la perte. Il grimpe dans sa Jeep et dévale la pente dans un nuage de poussière.

Le silence revient. Plus lourd. Plus pur.

Clémence s'approche de la table. Elle pose sa main sur le bois, juste à côté de la mienne. Ses doigts sont tachés de terre. Les miens sont encore propres, mais plus pour longtemps.

— Tu viens de faire quoi, exactement ? demande-t-elle.

— J'ai liquidé Marc-André Vasseur. J'ai vendu ses parts au diable pour racheter ce verger. Techniquement, cette terre ne vous appartient plus, mais elle n'appartiendra jamais à personne d'autre. Elle est devenue un trou noir financier. Personne n'osera y toucher de peur d'y laisser sa chemise.

Elle me regarde longuement. Le mépris a disparu, remplacé par une curiosité clinique.

— Et toi ? Qu'est-ce qu'il te reste ?

Je regarde mes mains. Je regarde la vallée qui s'éveille sous un soleil de plomb.

— Il me reste le temps. Et selon mes derniers calculs, c'est la seule ressource dont le stock ne peut pas être reconstitué.

Je me lève. Mon costume à trois mille euros est une mue dont je n'ai plus besoin. Je retire la veste, je la jette sur la chaise bancale. Je déboutonne mes poignets.

— Baptiste a besoin d'aide pour le canal d'irrigation, non ?

Elle esquisse un sourire. Un mouvement à peine perceptible, mais qui a plus de valeur que n'importe quel dividende.

— On ne paie pas en dollars, ici, Vasseur.

— Je sais. Je suis prêt à accepter un paiement en nature. De l'air pur et du silence. C'est mon nouveau tarif.

Je sors de la coopérative. Le soleil me frappe de plein fouet. Je ne suis plus un prédateur. Je ne suis plus une proie. Je suis un composant d'un système que je ne peux pas manipuler. Pour la première fois de ma vie, je ne cherche pas le levier. Je cherche la pelle.

La liquidation est terminée. L'inventaire est simple : zéro cash, une réputation en cendres, mais une solvabilité organique totale. Le marché peut s'effondrer. Ici, la sève continue de monter. Et pour la première fois, je suis du côté de ceux qui regardent pousser les actifs au lieu de les dépecer.

# Chapitre 12

## La Transplantation

Le téléphone satellite Iridium hurle sur la table en chêne massif. C'est un bruit étranger, une agression numérique dans l'acoustique feutrée du refuge. L'écran affiche un numéro de Paris. Code zone 01. Le siège. L'autre des loups.

Je décroche. Je n'ai pas besoin d'identifier l'interlocuteur. L'impatience a une fréquence précise.

— Vasseur ? C'est Morel. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Le jet est à Gap-Tallard depuis six heures. Le pilote poireaute, les frais de stationnement explosent et Big Pharma commence à demander si on a perdu les clés du coffre. Tu es où ?

Je regarde par la fenêtre. La brume se lève sur les champs de camomille. Clémence est déjà dehors, une silhouette sombre contre l'or pâle de l'aube. Elle ne regarde pas en arrière. Elle n'attend rien.

— Je ne rentre pas, Morel.

Un silence. À l'autre bout du fil, j'entends le bourdonnement de la climatisation haute performance, le cliquetis des claviers, le bruit de l'argent qui circule à la vitesse de la lumière. Le monde des flux.

— Très drôle. On a une clôture de dossier dans douze heures. Si les brevets ne sont pas signés, le fonds de pension va nous dépecer. On parle de neuf chiffres, Marc-André. Neuf. Chiffres. Reviens dans le jeu.

— Le jeu est faussé, Morel. L’actif que vous visez n’est pas transférable. Vous voulez des molécules, mais vous allez récupérer de la poussière. Si on arrache ces plantes à ce sol, elles perdent leur valeur intrinsèque en quarante-huit heures. Vos algorithmes n’ont pas intégré le facteur biologique.

— On s’en fout de la biologie ! On veut la propriété intellectuelle. On veut le monopole. Signe ces putains de papiers et dégage de cette vallée de bouseux.

Je baisse les yeux sur mes mains. Elles sont sales. La terre s'est glissée sous mes ongles, dans les lignes de vie de mes paumes. Une saleté saine. Une preuve de travail réel.

— Le mandat est caduc, je reprends d’une voix monocorde. J’ai procédé à un audit de ma propre situation. Mon coût d’opportunité à Paris est devenu prohibitif. Rester ici est le seul investissement rentable qu’il me reste.

— Tu pêtes les plombs, Vasseur. C’est l’altitude. L’hypoxie. Je t’envoie une équipe de sécurité pour te ramener si il le faut. Tu es la propriété du cabinet jusqu’à la fin du contrat.

— Essayez. Le terrain est impraticable pour vos citadins. Et Morel ?

— Quoi ?

— Ne rappelez plus. Le roaming est trop cher pour ce qu’il me reste à vivre.

Je raccroche. Je retire la batterie de l’Iridium. Un geste sec. Une déconnexion physique. Le lien est rompu. Le cordon ombilical de la finance est sectionné.

Je me tourne vers le poêle en fonte au centre de la pièce. Le feu crépite, alimenté par du mélèze sec. C’est une machine thermique simple. Efficace.

Je retire ma veste de costume. Six mille euros de laine vierge, coupée au millimètre près pour projeter une image de puissance et de contrôle. C'est une armure de papier. Je la jette dans le foyer. L'odeur de la laine brûlée est âcre, chimique. Les flammes dévorent les revers, les boutons en corne, la doublure en soie. Un symbole de statut réduit à une valeur calorifique médiocre.

Ensuite, le smartphone. Le centre névralgique de mon existence. Mes contacts, mes comptes, mes leviers d'influence. Je le pose sur le billot de bois près de l'entrée. Je saisis la hache de Baptiste. Le métal frappe le verre et le lithium. Une étincelle, une fumée bleue toxique. Liquidation totale. Les données sont mortes. Les secrets de Big Pharma sont maintenant des débris de silicium éparpillés sur le sol en terre battue.

L'ordinateur portable subit le même sort. Le disque dur, contenant les plans de démantèlement de la coopérative, est broyé. Les graphiques de rentabilité, les projections de cash-flow, les listes de licenciements prévus : tout cela n'est plus que de la ferraille.

Je me sens plus léger. Une déflation soudaine de mon ego.

Je fouille dans mon sac de voyage en cuir de chez Berluti. J'en sors les dernières chemises en coton égyptien, les cravates en tricot, les chaussures à semelles de cuir. Je garde uniquement ce qui est fonctionnel. Le reste finit dans le poêle. Le feu rugit, ravi de ce festin de luxe.

Je reste là, en maillot de corps, face à l'incendie de mon ancienne vie. La chaleur est intense. C'est le prix de la transplantation.

La porte grince. Clémence est sur le seuil. Elle observe le carnage technologique, l'odeur de plastique brûlé qui sature l'air. Elle ne dit rien. Elle n'a pas besoin de poser de questions. Elle voit le sacrifice. Dans son monde, on ne croit qu'aux preuves

tangibles.

— Tu as fini ton inventaire ? demande-t-elle.

— Le bilan est clos, Arnaud. Je pars de zéro.

— Zéro, c'est encore trop pour certains. Ici, on commence souvent en dessous. On commence avec des dettes envers la terre.

Elle me lance un paquet noué dans une toile de jute.

— Mets ça. Tes vêtements de ville vont te tuer au premier gel.

Je déballe le paquet. Un pantalon de velours côtelé épais, une chemise en flanelle rugueuse, un vieux pull en laine bouillie qui pèse le poids d'un âne mort. Je m'habille. Le tissu gratte la peau. C'est une sensation de réalité. Pas de confort, juste de la protection.

Je sors sur le perron. L'air de la montagne me siffle dans les oreilles. Mes acouphènes sont là, mais ils semblent s'harmoniser avec le vent. Ils ne sont plus un signal d'alarme, mais une fréquence de fond.

— Baptiste est au canal, dit-elle en désignant la pente abrupte au-dessus de la coopérative. Une section s'est effondrée avec l'orage. Si l'eau ne passe plus, les semis de la parcelle nord crèvent avant midi.

Je regarde mes mains. Elles sont prêtes.

— Où est la pelle ?

Elle désigne un outil au manche en frêne usé par des décennies de poigne. Le fer est

poli par le frottement du sol, tranchant comme un scalpel.

— Ne la casse pas, Vasseur. Elle a plus de valeur que ta voiture.

Je saisis l'outil. Le poids est équilibré. C'est un levier, mais d'un genre différent. Ce n'est pas un levier pour soulever des fonds ou forcer une acquisition. C'est un levier pour déplacer le monde, un mètre cube à la fois.

Je commence à monter la pente. Mes poumons brûlent. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal en cage. C'est le stress de l'effort, pas celui de l'incertitude. Chaque pas est une transaction avec la gravité.

En haut, Baptiste est déjà à l'œuvre. Il dégage des blocs de schiste à mains nues. Il me jette un regard latéral, évaluant ma nouvelle tenue, ma posture, la façon dont je tiens la pelle. Il ne sourit pas. Il attend de voir le rendement.

— On a deux heures avant que le soleil ne tape trop fort, grogne-t-il. Creuse là. Fais une saignée pour dévier le flux le temps qu'on remonte le mur.

Je plante le fer dans la terre. Le choc remonte dans mes bras, secoue mes épaules, résonne dans mes dents. C'est brutal. C'est honnête.

Je creuse.

À chaque pelletée, j'enterre l'Équarrisseur. J'enterre les déjeuners d'affaires à trois cents euros, les rapports de force dans les conseils d'administration, la paranoïa des marchés financiers. Je liquide le superflu.

Le soleil passe la crête. La sueur coule dans mes yeux, salée, brûlante. Mes muscles hurlent. C'est une douleur que je peux quantifier. Elle est proportionnelle au résultat. Plus je souffre, plus le canal se dessine. C'est une économie simple. Linéaire.

Vers midi, l'eau recommence à couler. Un filet d'abord, puis un flux régulier, limpide, qui court vers les terrasses de culture. C'est le plus beau graphique de croissance que j'aie jamais vu.

Je m'appuie sur le manche de la pelle. Mes mains sont en sang, les ampoules ont éclaté.

Baptiste s'approche. Il sort une gourde en fer blanc, boit une gorgée et me la tend. L'eau est glacée. Elle a le goût du minéral et de la victoire.

— Pas mal pour un type qui vit dans un ordinateur, dit-il.

C'est le plus gros bonus que j'aie jamais reçu.

Je regarde la vallée en contrebas. Quelque part, à Paris, Morel doit être en train de hurler dans son téléphone, de lancer des procédures juridiques, de chercher un remplaçant. Il cherche un homme qui n'existe plus.

Marc-André Vasseur est mort dans un poêle en fonte à l'aube.

Ici, il n'y a plus de prédateur. Il n'y a plus de proie. Il n'y a qu'un système en équilibre précaire, une machine organique qui exige une maintenance constante.

Je ramasse ma pelle. Le travail n'est pas fini. Le cycle ne s'arrête jamais. La sève monte, les saisons tournent, et pour la première fois de ma vie, je ne suis pas en train de parier sur l'avenir.

Je suis en train de le construire. Avec de la boue, du sang et un silence enfin absolu.

# Chapitre 13

## L'Héritage des Cimes

L'écran du terminal satellite grésille. Une barre de réseau. Une seule. C'est tout ce dont j'ai besoin pour porter le coup de grâce. Mes doigts sont engourdis par le froid, mais le geste est précis, mécanique. J'ouvre le canal sécurisé vers le siège de Global Pharma à Zurich.

Objet : Rapport final de clôture – Projet Héritage des Cimes.

Statut : Liquidation totale recommandée.

Je tape vite. Le jargon coule comme de l'acide. Je décris des sols contaminés, des souches virales instables, un passif environnemental qui ferait passer Tchernobyl pour un parc public. Je transforme l'or vert de la vallée en déchet toxique. Dans le monde de Morel, si un actif ne peut pas être monétisé sans risque juridique majeur, il n'existe plus. Je dévalue les brevets à zéro. Je raye la coopérative de la carte des investissements.

En envoyant ce mail, j'efface des dizaines de millions d'euros de valorisation. C'est le sabotage le plus propre de ma carrière. Le prédateur vient de dévorer son propre profit.

— Tu es sûr de ce que tu fais ?

La voix de Clémence est sèche. Elle est debout derrière moi, une fourche à la main. Elle n'a pas besoin de comprendre la finance pour savoir que je suis en train de manipuler la réalité.

— Je sécurise le périmètre, je réponds sans me retourner. Pour Paris, cet endroit est devenu un gouffre financier. Ils vont provisionner les pertes et oublier jusqu'à l'existence de cette vallée. C'est la seule façon de vous foutre la paix.

— Et toi ?

— Moi, je suis une perte sèche. Un dommage collatéral.

Je valide l'envoi. Le curseur tourne, hésite, puis le message part. Je ferme l'ordinateur. Je le pose sur la pierre gelée et, d'un coup de talon précis, j'écrase la dalle de verre. Le craquement est satisfaisant. C'est le bruit d'une vie qui s'arrête.

Je me lève. Mon costume Anderson & Sheppard est une insulte au paysage. La doublure en soie est déchirée, le lainage est imprégné d'une odeur de terre et de sueur rance. Je retire ma veste. Je la jette dans le poêle qui ronfle au milieu de la pièce. L'odeur du luxe qui brûle est âcre, chimique.

— Baptiste est parti à l'aube, dit Clémence. Il a pris le sentier des crêtes. Il ne reviendra pas. Ses articulations ont lâché. Il a besoin de descendre en ville pour ses soins.

— Il a laissé les registres ?

Elle désigne une pile de carnets à la couverture de cuir usée, posés sur la table massive. C'est là que réside la véritable valeur. Pas dans des algorithmes, mais dans des siècles d'observations, de croisements, de cycles. Le code source de la survie.

— Il a dit que tu savais lire les chiffres, ajoute-t-elle avec un mépris teinté de curiosité. Il a dit que tu saurais gérer les stocks.

— Je sais gérer les flux. Ici, le flux, c'est la sève.

Je m'approche de la table. Je sens son regard peser sur mes épaules. Dans son monde, je suis un intrus, une greffe qui peut encore être rejetée par l'organisme. Dans le mien, je suis un génie de la restructuration qui vient de commettre un suicide professionnel.

— Tu ne tiendras pas un hiver, lâche-t-elle.

— On parie ?

Je sors mon portefeuille. Je regarde les cartes de crédit en titane, la carte de membre du Cercle de l'Union, les billets de banque. Tout ça, c'est du papier mort. Je jette le tout dans le feu. Les flammes virent au bleu.

— L'hiver est une question de logistique, je continue. Calories entrantes, calories sortantes. Isolation thermique. Gestion des réserves. C'est du M&A appliqué à la biologie. Je vais optimiser ce verger comme j'ai optimisé la fusion de Sanofi.

— Ce n'est pas une entreprise, Vasseur. C'est un héritage.

— C'est une structure qui doit survivre. Appelle ça comme tu veux.

Elle fait un pas vers moi. Elle est plus petite, mais elle dégage une puissance cinétique que je n'ai jamais rencontrée dans les conseils d'administration. Elle sent le froid et la résine.

— Si tu restes, tu travailles. Pas avec tes graphiques. Avec tes mains. Tu vas apprendre ce que signifie le mot "perte" quand une gelée tardive emporte la moitié de la récolte. Ici, on ne peut pas racheter ses erreurs avec un virement bancaire.

— Je n'ai plus de banque, Clémence. Je n'ai plus rien à part ce que je peux produire.

Elle plante sa fourche dans le sol en terre battue de la grange.

— Alors commence par vider l'étable. Baptiste n'a pas eu la force de le faire hier.

Je regarde mes mains. Les ongles sont noirs, la peau est crevassée. Le "Prédateur" est devenu un ouvrier agricole. L'ironie est délicieuse. C'est le levier ultime : quand on n'a plus rien à perdre, on possède tout.

Je sors de la grange. L'air de la montagne me frappe comme une gifle. C'est un froid pur, tranchant, qui nettoie les poumons de la pollution parisienne. Au loin, les sommets sont des lames de rasoir blanches découpant un ciel d'un bleu électrique.

Le silence.

Il est là. Massif. Total. Mes acouphènes, ce sifflement permanent qui me rendait fou dans mon bureau de la Défense, ont disparu. Le silence des cimes n'est pas un vide, c'est une présence. C'est le bruit de la terre qui respire sous la neige.

Je ramasse la pelle. Le manche en frêne est froid, rugueux. Je sens chaque fibre du bois. C'est un outil honnête. Il ne ment pas. Il ne promet pas de croissance à deux chiffres. Il promet de la douleur et du résultat.

Je commence à creuser. Le rythme vient vite. Un mouvement de balancier. L'effort physique est une drogue. Chaque pelletée de fumier est une transaction. Je troque ma fatigue contre la survie du verger. J'analyse la scène : Clémence qui vérifie les clayettes de séchage, les ruches qui dorment sous leurs toits de lauze, la pente abrupte qui protège ce sanctuaire. C'est une forteresse organique.

À Paris, Morel doit recevoir les notifications de mon "suicide". Les avocats vont s'agiter. Ils vont chercher à me joindre, à me menacer, à me traîner devant les

tribunaux. Mais ils ne viendront pas ici. Pour eux, cette vallée est une zone sinistrée, un actif toxique sans valeur de revente. J'ai construit un mur de chiffres pour protéger ce jardin.

Le soleil décline rapidement behind les crêtes. L'ombre s'étire, bleue et glaciale.

Clémence sort de la maison avec deux bols de soupe fumante. Elle s'assoit sur le banc de pierre et me fait signe. Je pose la pelle. Mes muscles hurlent, mais c'est une douleur saine. Une douleur qui a un sens.

Je m'assois à côté d'elle. La soupe est épaisse, rustique. Elle a le goût de ce que j'ai protégé.

— Tu as fini l'étable ? demande-t-elle.

— Presque.

— Demain, on commence la taille des arbres. Il faut préparer la montée de sève.

Je hoche la tête. La montée de sève. Le seul indicateur de performance qui compte désormais.

Je regarde mes mains sales. Elles ne ressemblent plus aux mains de l'homme qui signait des contrats de plusieurs milliards. Elles ressemblent à celles de Baptiste. Elles ressemblent à la terre.

Le silence retombe sur la vallée. Un silence absolu. Plus de notifications. Plus de sonneries de téléphone. Plus de rumeur urbaine. Juste le craquement de la glace et le souffle du vent dans les branches des pommiers centenaires.

Je ferme les yeux. Le prédateur est mort. L'architecte est né.

La nuit tombe sur l'Héritage des Cimes. La liquidation est terminée. La vie peut enfin commencer.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Liquidez le Verger"*

Une œuvre écrite par Alex R.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)